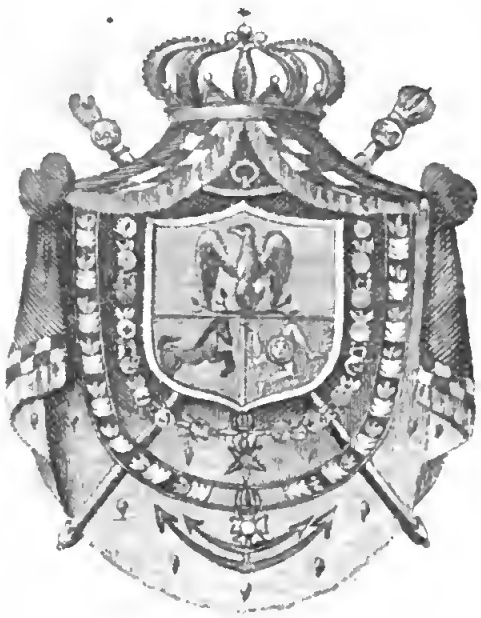
7197



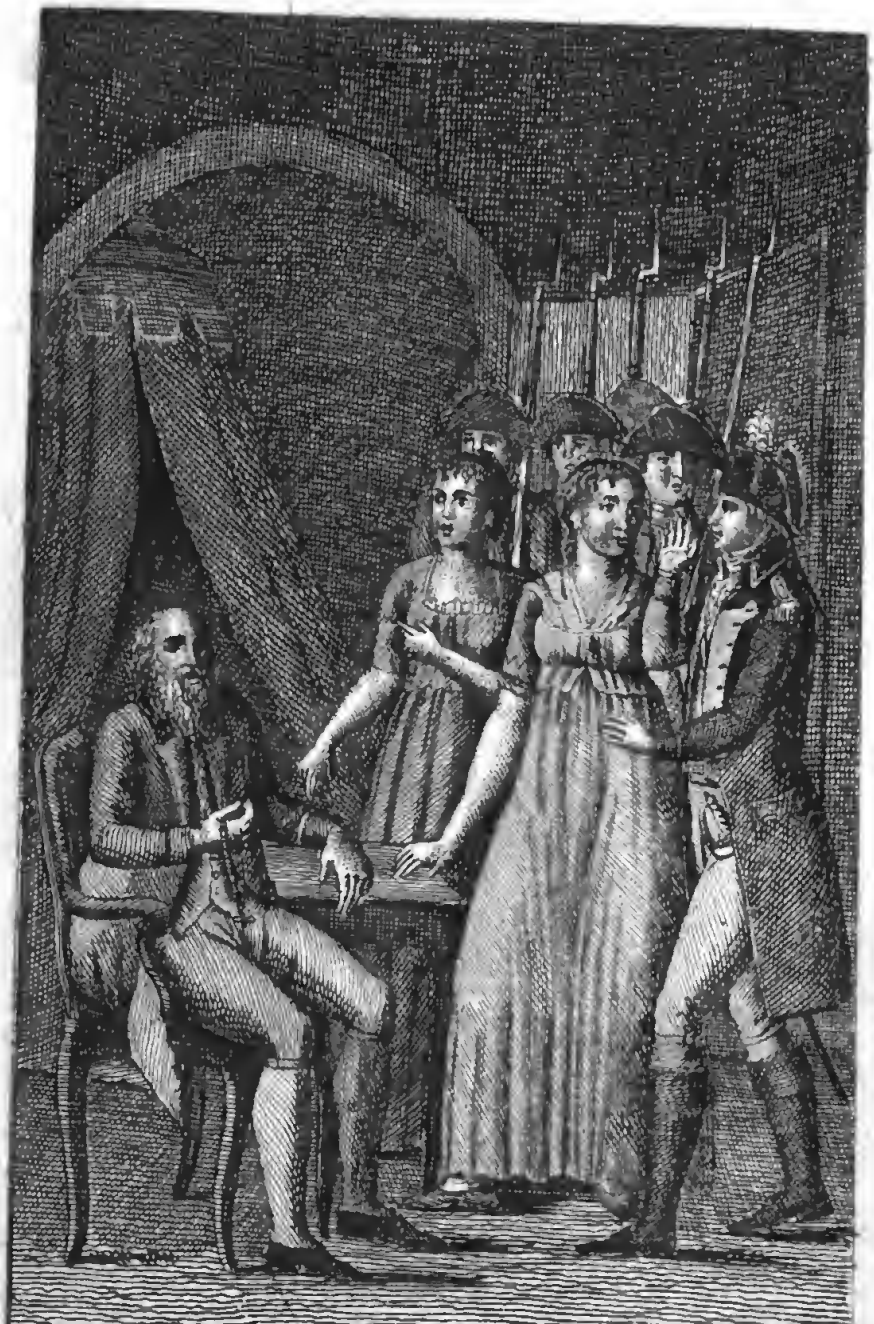
Bibliothèque de S. M.
Le Roi

Tabl VIII 4

# EUGÉNIE DE VERSEUIL,

## OU

# LA TOUR MYSTÉRIEUSE.



568735

# EUGÉNIE DE VERSEUIL,

## OU

# LA TOUR MYSTÉRIEUSE.

PAR M.me DE S.T-VENANT.

---

Raro antecedentem Scelestum
deseruit pede Pœna claudo.

---

TOME SECOND.

A PARIS,

Chez PIGOREAU, Libraire, Place Saint-Germain-l'Auxerrois;

ET A EVREUX,

Chez J. J. L. ANCELLE, Imprimeur-Libraire.

1807.

Biblioteca Nazionale

# EUGÉNIE DE VERSEUIL,

## OU

# LA TOUR MYSTÉRIEUSE.

## CHAPITRE I.er

### *Respirons un moment.*

Cette journée tumultueuse s'écoula donc en formalités judiciaires, en questions multipliés, dont les réponses n'étant pas attendues, ne se faisaient guères à propos ; et en élan d'une affection réciproque, qui resserra les liens de notre petite société.

Le Vicomte exigea que tout le monde se retirat de bonne heure ;

la journée a été assez fatiguante, dit-il aux deux amies, pour que vous essayiez de goûter quelques repos.

Toutes deux y consentirent, à condition quelles ne se quitteraient pas. Un domestique de M. de Valville prit soin du Marquis, et tout le monde alla se coucher, excepté des gardes qu'on avait laissé au château, en cas que le Marquis vint à paraître. Cette précaution devint inutile, mais elle assura, pendant le peu de tems qu'elles y restèrent, la tranquillité des deux dames, que le nom seul de leur persécuteur faisait trembler.

On pense bien que la triste fin du Baron de Volsange, renouvella la douleur de sa fille; si elle s'était affligée en apprenant sa mort, qu'elle croyait naturelle, combien son chagrin augmenta quand elle connut l'attentat qui avait terminé sa carrière.

Hermina la consola. J'ai tout perdu aussi, lui dit-elle, et je me résigne à mon sort ; imitez mon exemple, ma tendre amie ; jouissons du changement que la providence a apporté à notre destin, et conformons nous à la volonté du ciel.

Pendant que nos deux dames discouraïent de la sorte, le Vicomte se promenait avec son ami dans les jardins du château. Je l'ai retrouvée, disait-il, et je l'ai arrachée à une odieuse captivité ; mais, mon cher Chevalier, que je suis loin de recevoir le prix de ma constance. Eugénie, à la vérité, n'aura plus rien à redouter de son bourreau, mais elle n'en est pas moins sa femme ; et tant que ce monstre existera, il ne m'est pas possible de prétendre à sa possession. Orgueilleux Volsange ! le faux honneur de tenir à une parole donnée

inconsidérément, a causé ta perte, et fait peut-être pour toujours le malheur de deux êtres qui se chérissent également.

Valville le laissa exhaler son chagrin ; ensuite il essaya de lui montrer un avenir plus fortuné. Le destin, lui dit il, qui vient de vous être si favorable, achèvera sans doute son ouvrage, et un jour vous serez heureux. Jusqu'à ce tems, vous vivrez auprès de votre belle maîtresse, et vous ne serez plus en proie aux angoisses qui ont déchiré si long-tems votre cœur. Croyez-moi, mon cher Vicomte, jouissez de ce qui vous est offert ; et, pour le bien apprécier, rappellez-vous le tems où elle vous fut enlevée sans espoir de lui être jamais uni.

Il se fit un moment de silence. A propos, Volmerange, dit le Chevalier,

avez-vous remarqué l'amie de la Marquise ; les grands yeux noirs de cette femme ont quelque chose de divin.

Malgré ses soucis, le Vicomte ne put s'empêcher de sourire. Mon pauvre Valville, dit-il à son ami, encore quelques jours, et vous n'aurez plus le droit de prêcher les autres. Valville se mit à rire ; son amour naissant ne l'effrayait pas : il avait vingt-sept ans, était riche, maître absolu de ses volontés ; il pouvait donc se livrer sans crainte à toute l'affection qu'une jolie femme était prête à lui inspirer.

## CHAPITRE II.

*Encore un récit.*

Le lendemain réunit tous les habitans du château. Hermina, qui ne pouvait partager la garde-robe de son amie, qui était bien moins grande qu'elle, avait envoyé la veille à Marseille, et on lui apporta quelques vêtemens : quoiqu'elle eut paru fort belle aux yeux du Chevalier, dans la toilette que nous avons décrite, une mise plus soignée ne put qu'ajouter à ses attraits ; et le Vicomte vit bien, aux regards que Valville lui jettait à la dérobée, qu'il ne tiendrait qu'à la charmante veuve de cesser bientôt de l'être.

Pour Eugénie, heureuse d'être

dans les mêmes lieux que son amant, sa présence suffisait pour lui faire oublier toutes ses peines, et elle lui raconta avec une grace charmante tout ce qui lui était arrivé depuis leur séparation.

Quand elle fut à l'endroit des dessins qu'elle avait trouvé dans sa prison, le Vicomte fit une exclamation.

C'est donc dans cette chambre, mon amie, que vous étiez renfermée ? Cette question interrompit le discours de la Marquise, et elle exigea que le Vicomte lui apprit toutes ses aventures, depuis la lettre qu'elle lui avait écrite avant de quitter Paris.

Je n'ai pas besoin de vous dire, répondit-il, que le ton rigoureux de votre billet m'attéra, et que je fus assez injuste pour vous accuser d'indifférence : les amans ont leur bizar-

rerie, ce fut-là la mienne ; j'ai assez souffert pour l'expier.

Quelques heures de réflexion calmèrent mon ressentiment ; je résolus d'obéir à vos ordres, mais en même tems de ne pas vous perdre de vue. En conséquence je quittai la capitale après vous et je vous suivis jusqu'ici; je me logeai chez un paysan, et je donnai de mes nouvelles à ma bonne tante, que je savais être dans de vives inquiétudes.

J'appris par différentes personnes que vous meniez une vie triste, mais paisible ; je me gardai bien de chercher à troubler votre tranquillité en me présentant à vos yeux ; je savais que la gouvernante qu'on vous avait donnée, était la même qu'avant votre mariage ; que Louise était de son choix ; et parfaitement tranquille sur vos entours, je bornai mes jouis-

sances à respirer le même air que vous.

Je passai de la sorte plus de six mois. Ma tante étant tombée malade, je me disposais à m'éloigner pour aller remplir mes devoirs envers celle qui m'avait tenu lieu de mère, mais je desirais vous voir avant mon départ, et la tentative que je fis pour y parvenir causa ma perte.

Je savais par le paysan qui me logeait, que vous sortiez tous les jours avec la bonne Stalder ; je me glissai entre les rochers pour vous voir passer. Pendant que je vous attendais une pluie abondante survint tout-à-coup ; pour m'y soustraire, je m'enfonçai dans le creux d'un rocher ; à peine y étais-je placé, qu'on me saisit par derrière ; en deux secondes je fus entouré et entraîné dans un souterrain ; je crus d'abord que j'étais

devenu la proie d'une troupe de brigands, et je tremblai que dans une de vos promenades le même sort ne vous fut réservé.

Nous étions dans une obscurité profonde, mais quelques minutes après nous sortîmes de cette cave, je me trouvai dans un petit passage étroit; je regardai, et je reconnus le Marquis et son infâme confident.

Ils m'avaient lié les mains, ainsi j'étais dans l'impuissance de me défendre; ils me firent monter dans la tour, et m'enfermèrent dans la chambre que vous avez occupée : ces monstres m'y laissèrent jusqu'au lendemain sans s'inquiéter de moi. Si je n'avais pas eu la consolation de penser que j'habitais les mêmes lieux que vous, je me serais livré au plus affreux désespoir; cette seule pensée me soutint. Mademoiselle de Volme-

range, cependant, me donnait de vives inquiétudes ; je ne doutais pas que cette bonne parente ne fut sérieusement affectée de mon peu d'empressement à me rendre auprès d'elle; elle devait me croire le plus ingrat des hommes, où s'imaginer que je n'existais plus : cette dernière pensée était capable de causer sa mort ; je ne l'ignorais pas, et c'était ce qui redoublait mes chagrins.

Ne pouvant empêcher aucun des malheurs que je redoutais, je résolus de m'armer de patience, et de défier le sort par ma constance à supporter ses coups ; néanmoins, la faim se faisait sentir ; et personne ne paraissait. Pourtant, au bout de vingt-quatre heures, Bernard entra, un pistolet dans la main droite et un panier au bras gauche ; je crus d'abord qu'il venait me tuer, mais je compris par

ses paroles qu'il craignait ma fureur, et qu'il avait pris des précautions ; il me laissa des alimens dignes tout au plus des chiens d'une basse-cour, et il sortit.

En furetant cette chambre, je trouvai quelques morceaux de papier ; j'avais un crayon sur moi, je m'occupai à tracer votre image, et après plusieurs essais je me flattai d'avoir réussi ; je plaçai sur mon cœur la copie la plus exacte, et avec ce trésor je me crus moins malheureux.

Je passai six mois de la sorte ; au bout de ce tems mon geolier voyant que je n'avais jamais montré la plus légère intention de lui nuire, commença à négliger ses précautions ordinaires : cet incident ne m'échappa pas, et je résolus d'en profiter ; mais pour lui inspirer plus de sécurité encore, je feignis d'être malade, et

à ma démarche chancelante, le scélérat crut que j'avais perdu mes forces ; une joie féroce brillait dans ses yeux : l'horreur que son affreux sourire m'inspirait redoubla mon courage ; d'ailleurs, ma patience était à bout, et il ne m'était plus possible de supporter ma captivité. Mon linge et mes vêtemens tombaient en lambeaux, et il était tems que mon sort changeât.

Bernard venait toujours à la chûte du jour ; c'était l'instant le plus favorable pour m'échapper ; je résolus de tenter une évasion, et voici comment je m'y pris pour en venir à bout.

J'avais déchiré plusieurs bandes étroites de la couverture de mon grabat, je les tressai le plus solidement que je pus, pour faire deux longues cordes ; ensuite je joignis les

deux bouts d'une d'elles par un nœud coulant, je ne voulais pas me souiller par la mort de ce misérable, mais je voulais le mettre hors d'état de me nuire ; de sorte que, me plaçant dans un coin qui existait entre la fenêtre et la porte, j'attendis son arrivée. Il entra ; je lui jettai ma corde au cou et tirai le nœud si rapidement qu'il perdit la respiration : je n'en voulais pas davantage. A l'aide de ma seconde corde, je le garotai de façon qu'il lui aurait été impossible de remuer ; ensuite je desserrai le nœud qui l'étranglait, et étant sorti promptement, je l'enfermai.

Il est à présumer qu'il resta étourdi de l'événement, car il ne jetta pas un cri; certain qu'il n'était pas mort, je gagnai tranquillement le bout de la galerie ; la porte était resté ouverte, je descendis dans une cour garnie

d'un épais gazon, je reconnus la ruelle tournante par laquelle j'étais entré ; mais pensant que je ne trouverais pas d'issue de ce côté, je dirigeai mes pas vers une porte que j'apperçus à l'extrémité de la cour ; elle était fermée ; ce contre-tems m'effraya, et je craignis d'être surpris. Cependant, pensai-je, mon geolier doit être entré par ici. Tout espoir m'étant interdit par ce côté, je retournai au pied de la tour, et j'apperçus à la porte d'en bas deux clefs attachées ensemble, je m'en saisis à tout hasard, et courus de nouveau à l'extrémité de la cour. O bonheur inespéré ! l'une des clefs était celle de cette porte, et je l'ouvris sans peine ; j'eus encore plusieurs cours à passer, mais je ne rencontrai plus d'obstacles jusqu'à la porte du château ; il faisait nuit, mais la grille

était fermée, et je n'osai en demander l'ouverture de peur d'être remarqué du concierge. Pendant que je délibérais sur le parti que je devais prendre, j'apperçus un jardinier qui sortait d'une porte-chartière, sur la gauche de la cour; il conduisait une charette chargée d'herbage, il arrêta à la grille et entra chez le concierge ; pendant ce tems je montai dans la charette, et je me couchai dans l'herbe ; par ce moyen je sortis sans obstacle, et étant descendu à l'entrée du bois, je courus sans m'arrêter jusqu'au premier village. La nuit était si obscure qu'on ne pouvait distinguer les objets ; quelques lumières que j'apperçus de loin dans les chaumières guidèrent mes pas ; je frappai à une porte, mais mes vêtemens délabrés, mes cheveux en désordre et une barbe de quatre pouces effrayèrent

une

jeune fille qui était venu m'ouvrir, et elle me jetta la porte au nez, en faisant un cri perçant. Je jugeai par le peu de succès de cette première tentative, de ce que je devais attendre d'une seconde, et je résolus de chercher le presbytère.

Un paysan que je rencontrai à quelques pas de là, et que l'obscurité empêcha de remarquer ma tournure; s'offrit de m'y conduire ; j'acceptai son offre, et nous arrivâmes ensemble à la porte du Curé : mon guide sonna ; une servante parut. Pour éviter à cette fille la surprise du moment, je me tenais derrière le villageois. — C'est vous, Mathurin, dit-elle ? — Oui, mademoiselle Toinon, vla-t-un homme qui veut parler à monsieur notte Curé.

Mademoiselle Toinon fit une courte révérence, et nous introduisit dans

une salle, où elle nous dit d'attendre son maître. Mathurin jetta alors les yeux sur moi et recula. J'avais encore l'argent dont j'étais muni avant mon accident ; je donnai un louis au paysan ; la vue de cette pièce d'or fit disparaître tout le désordre de ma personne, et comme le ministère de ce brave homme ne m'était plus nécessaire, il me quitta.

Le Curé parut dans ce moment, il me regarda fixement. Monsieur, lui dis-je, ne me jugez pas sur les apparences ; accordez-moi un moment d'entretien, et vous me connaîtrez bientôt. Il me fit passer dans son cabinet, et je lui appris en peu de mots qui j'étais, les motifs de la haine du Marquis, et la persécution dont je venais d'être l'objet.

Le Pasteur me parut plus mécontent que surpris, de ce qu'il venait

d'apprendre, et je compris, par quelques mots qui lui échappèrent, qu'il avait de son Seigneur une assez mince opinion. Il termina la conversation par m'offrir un azile jusqu'à ce que je fusse vêtu ; il mit cependant à ce service une condition, ce fut de ne dire à personne qu'il m'avait reçu chez lui ; la publicité de cette aventure, ajouta l'honnête Ecclésiastique, ne pourrait vous être d'aucune utilité, et d'après le caractère de M. de Verseuil, elle causerait peut-être ma perte. Je lui promis tout ce qu'il voulut ; il me fit donner du linge, dont j'avais grand besoin ; sa gouvernante me prêta une robe de chambre, et je passai huit jours au Presbytère. Le bon curé m'avait pris en affection, et il exigea que je prisse ce tems pour me reposer et me dédommager par

une bonne nourriture, d'un jeûne de près de sept mois.

En le quittant je partis pour Paris, et de là j'allai voir ma bonne tante, à qui j'avais écrit le lendemain de mon évasion du château, et qui m'attendait avec impatience. La joie de la Comtesse fut inexprimable, mais ce que je lui appris de votre sort la toucha vivement. Est-il possible, me dit-elle, que le Baron de Volsange laisse cet ange au pouvoir d'un scélérat ?

Ne pouvant se faire une juste idée de l'insouciance de votre pére à cet égard, mademoiselle de Volmerange lui écrivit une lettre très-étendue, mais nous ne reçûmes pas de réponse.

Ma détention et la mauvaise nourriture avait échauffé mon sang, je tombai dangereusement malade ; ma

tante crut ma mort assurée, et ses regrets, en me perdant, auraient égalé ceux de la mère la plus tendre: ma jeunesse, plus puissante que tous les secours de l'art, me sauva, mais ma convalescence fut longue, et je fus plus de quatre mois hors d'état de sortir.

Le premier usage que je fis de mes forces, fut d'entreprendre un voyage pour me rapprocher de vous; je promis à ma parente d'agir avec prudence, pour ne pas tomber une seconde fois dans les mains de mon ennemi. En effet, pour veiller à votre sûreté, je fis ma résidence à Marseille, mais je venais souvent, sous différens déguisemens, roder autour de votre château.

Je passai quinze mois dans ces cantons, toujours m'informant de ce qui pouvait vous intéresser, et tou-

jours apprenant de nouveaux forfaits de la part de votre tyran.

Dans ce tems, je sus que votre père était mort, et je reconnus sans peine la main qui l'avait frappé. J'engageai alors l'honnête Armand à vous donner les conseils nécessaires pour vous soustraire à l'oppression ; je me repentis bien de ma démarche, lorsque mon domestique m'apprit le malheur arrivé au notaire. Redoutant pour vous les plus grands attentats, je vous adressai un billet, et j'attendis le résultat de mes avis dans une anxiété inexprimable.

Vraisemblablement vous mites trop de tems à délibérer sur ce que vous deviez faire. J'eus cependant un moment d'espoir, parce que le bruit se répandit que vous étiez partie pour Paris.

Je pris la poste pour courir sur

vos traces, et je fus singulièrement étonné de ne pas vous joindre, malgré que je misse toute la diligence possible ; je m'informai de vous dans les différentes maisons de poste, on m'assura n'avoir vu personne qui vous ressemblât. Je fus saisi de la crainte que quelque nouvel accident n'eut changé la direction de votre voyage, et j'appréhendai de vous avoir perdue de vue pour long-tems.

J'arrivai de la sorte à Paris ; j'envoyai à votre hôtel, il n'y avait que le portier ; il n'attendait pas ses maîtres de sitôt, répondit-il à mon domestique. Furieux, de tant de contrariétés, je me rendis chez ma tante, qui ne sachant pas plus que moi trouver la carte de ce labyrinthe, n'était guères propres à me donner des conseils.

J'étais chez elle depuis trois jours,

et je me disposais à retourner à Paris, lorsque mademoiselle Stalder arriva; elle avait échappé comme par miracle au pouvoir du Marquis ; elle ignorait le sort de Louise et de la petite Eulalie qu'on avait enlevée du château: mais certain que sa chère élève était détenue dans quelqu'endroit, connu du Marquis seul, et qu'elle ne pouvait plus recevoir ses soins et ses consolations, elle avait profité d'un moment d'absence des deux scélérats, pour sortir du château ; on l'avait enfermée dans sa chambre, mais elle avait trouvé le moyen d'en démonter la serrure, et elle avait pris la poste pour venir à Paris me chercher. Après s'être informée de moi pendant plusieurs jours, elle s'était souvenue du nom de notre terre, et elle venait me prier d'aller sur le champ au secours de sa maîtresse.

Je

Je ne pris que le tems nécessaire pour avoir des chevaux, et je me rendis à Paris, où je me hâtai de faire de pressantes démarches pour obtenir l'ordre de visiter ce château : on me l'accorda sans peine, et on ne me fit pas demander deux fois la permission de commander le détachement qui devait l'investir. Nous sommes arrivés la nuit, et nous nous sommes dispersés dans les environs ; j'espérais trouver le Marquis ici, et lui faire payer à la fois vos malheurs et les miens : son heureuse étoile l'a sauvé de mon ressentiment ; mais le ciel est juste, et s'il a échappé à ma vengeance, une main plus puissante que la mienne l'atteindra.

Et ma bonne, demanda Eugénie, elle m'abandonne donc ? — Ne l'accusez pas d'une coupable indifférence, répondit le Vicomte, elle ne tar-

dera pas à arriver avec ma tante, à qui sa faible complexion ne permet pas de courir la poste. Le Chevalier de Valville, qui ne redoutait pas la fatigue, a bien voulu m'accompagner dans cette heureuse expédition, et je crains bien qu'en venant délivrer de charmantes récluses, il n'ait perdu pour toujours une liberté dont n'agueres il faisait toute sa gloire.

Valville sourit en regardant Hermina, qui rougissait et cherchait soigneusement à terre une épingle qu'elle n'avait pas laissé tomber. Pour la tirer d'embarras, le Vicomte proposa une promenade dans les jardins du château; on accepta, et le Chevalier s'arrangea si bien, que la jeune veuve fut obligée d'accepter son bras.

## CHAPITRE III.

*Arrivée de Mademoiselle de Volmerange. — Départ pour Paris.*

Le surlendemain, mademoiselle de Volmerange arriva au château avec madame Stalder. Eugénie fut charmée de les revoir l'une et l'autre ; de son côté la douairière, dont elle avait gagné l'affection pendant le séjour du Vicomte chez le Baron, l'accabla de caresses, et n'avait qu'un regret, c'était de ne pouvoir unir deux êtres si chers à son cœur.

Ce fut encore des récits à faire pour le vieux Marquis et pour sa bru ; la Vicomtesse faisait des exclamations d'étonnement à chaque incident remarquable ; et quand chacun eut fini

de conter, elle jura que dans tout ce qu'elle avait vu et lu, elle n'avait jamais rien rencontré de pareil.

Le séjour de cet antique manoir devait naturellement déplaire à tous ceux qui l'avaient habité, et tous nos amis furent d'accord sur le projet de le quitter au plutôt. Le vieux Marquis, lui-même, dont la santé était bonne, malgré son âge et ses chagrins, promit d'être du voyage, et on se mit à en faire les préparatifs.

Comme la Marquise était dans une parfaite ignorance sur les affaires de la succession de son père, et que les biens d'Hermina devaient être aussi dans le plus mauvais état; pour remédier au désordre qui devait régner dans la fortune des deux amies, Valville et le Vicomte s'engagèrent à conduire tous les voyageurs à Paris,

et à revenir ensuite prendre les intérêts des deux dames.

Dans la perquisition qu'on avait faite dans le château, on avait trouvé des sommes considérables ; on les enleva ; on fit mettre les scellés partout. La porte qui conduisait dans le souterrain fut murée ; du côté des rochers on combla l'ouverture, et après toutes ces mesures on abandonna le château.

L'arrivée des voyageurs dans la capitale, fut d'abord le sujet universel des conversations ; dans tous les cercles brillans c'était la nouvelle du jour ; chacun commentait à sa manière l'histoire d'Eugénie. Huit jours s'écoulèrent, et on n'y pensa plus.

Eugénie, cependant, était embarrassée sur le séjour qu'elle devait choisir ; elle craignait d'être en proie à la calomnie, et voulait se retirer

dans un couvent, malgré son aversion pour les maisons religieuses. Son beau-père s'y opposa. Mon enfant, lui dit-il, vous m'avez fait chérir la vie sur la fin de ma carrière, voudriez-vous, par votre absence, me laisser tout à-coup dans l'isolement; en demeurant avec moi, vous êtes au dessus de tous les propos.

Tous les amis de la Marquise partagèrent l'opinion de son père. Hermina promit de rester avec elle; la Vicomtesse s'engagea à y passer l'hiver, à condition qu'on resterait tout l'été chez elle. Tous ces arrangemens étaient proposés avec une amitié si vraie, qu'ils furent adoptés sans aucune objection.

Tout le monde alla s'établir à la campagne de la Vicomtesse, et le reste de l'année se passa assez tranquillement. Cependant l'ennui dévorait les

deux amans ; les affaires d'Hermina et de la Marquise avaient prolongé l'absence du Vicomte et du Chevalier jusqu'à la fin de l'automne ; mais au moment où on revint habiter la ville, les deux amis arrivèrent de la Provence. Valville avait rétabli les affaires de madame Morange, et il revenait vers elle ayant acquis, par ses soins, le titre de son ami. Volmerange lui promit de faire valoir ses services auprès de la veuve. Une vie tranquille et les consolations de l'amitié, avaient rendu à cette dernière sa fraîcheur et son enjouement, et le Chevalier fut frappé du changement avantageux qui s'était opéré en elle.

## CHAPITRE IV.

### *Mariage.*

QUELQUES semaines après son retour, Valville qui pensait, avec raison, n'être pas indifférent à sa belle veuve, pria le vieux Marquis d'être son interprête dans la demande qu'il voulait faire de sa main. Le bon homme s'en chargea volontiers. Hermina reçut les propositions du Chevalier sans colère, mais elle fit toutes les difficultés d'usage; le Marquis, dont l'expérience lui faisait démêler les sentimens de madame Morange, à travers son indifférence affectée, crut pouvoir répondre à son jeune ami qu'il n'avait qu'à veiller lui-même

à ses intérêts, et qu'il n'aurait pas à se plaindre.

En effet, peu de jours après, Hermina, sollicitée de toutes parts, promit sa main au Chevalier ; mais elle ajouta qu'elle ne serait pas heureuse, tant qu'elle verrait ses amis languir dans un célibat, que l'existence de leur ennemi prolongerait peut-être encore pendant de longues années, puisqu'on ignorerait probablement toujours sa destinée.

En effet, on présumait que ce scélérat avait passé chez l'étranger, et qu'il y vivait inconnu ; car toutes les recherches sur son compte avaient été inutiles. Par respect pour les cheveux blancs de son père, on avait bien assoupi cette affaire, mais on n'avait pas renoncé au dessein d'atteindre le coupable, et de lui faire expier ses crimes sans faire d'éclat.

Ou fut obligé d'abandonner ce projet, au moins pour le moment ; et nos amans, trop généreux pour accepter le sacrifice du bonheur d'autrui, pour dédommagemens de leurs propres maux, furent les premiers à presser le mariage de leurs amis.

Comme les objections d'Hermina à cet égard, n'étaient dictées que par la reconnaissance et l'amitié, la certitude de ne blesser ni l'une ni l'autre, suffit pour les vaincre, et son union avec le Chevalier fut célébrée au carnaval suivant.

La crainte de quelque malheur, pendant les fêtes que cet hymen occasionna, fit prendre de grandes précautions. Quoiqu'on n'eut pas de nouvelles de l'infâme Verseuil, on craignait encore ses noirceurs, et tout le monde se tint sur ses gardes. Avait-on raison d'en agir ainsi ? Je

l'ignore ; mais pendant tout le tems que les divertissemens durèrent, il n'arriva rien qui put troubler la félicité commune.

## CHAPITRE V.

*Grande joie, était-elle fondée ?*

Un soir toute la famille ( car nos amis n'en formaient qu'une ) était rassemblée, on apporta les papiers publics. Valville, qui était chargé d'en faire la lecture, tressaillit quand il fut à cet article, daté d'un port de mer :

« On a trouvé le 18 du mois der-
» nier, sur les bords de la mer, à
» une demie lieue du port, un hom-
» me assassiné et absolument défigu-
» ré ; il avait sur lui un porte-feuille

» brodé, contenant plusieurs papiers
» de famille, sous le nom d'Adrien-
» Alexandre Baumé, Marquis de
» Verseuil; une montre en or; avec
» le même nom gravé au fond de la
» boîte; dans ses papiers il y a un
» extrait de mariage entre ledit Mar-
» quis et Eugénie de Volsange. On prie
» ceux qui connaîtraient la famille
» du mort de lui donner connaissance
» de cet évènement. Après les trois
» jours d'exposition, cet infortuné a
» été inhumé dans cette ville, selon
» les formalités ordinaires, etc. »

On pense bien que la lecture de cette nouvelle n'attrista aucun des auditeurs. Le vieux Marquis leva les yeux au ciel et lui rendit graces de ce qu'il avait purgé la terre d'un scélérat; les deux amans se regardèrent, et virent dans cet évènement la fin de leurs malheurs; la bonne Stalder

embrassait tour-à-tour le Vicomte et son amie ; Hermina pleurait de joie ; enfin chacun des membres de cette petite société manifesta la plus vive satisfaction. Il ne fut plus question que des préparatifs de l'union des deux amans, et on s'en occupa sérieusement. Eugénie cependant craignait la critique, si elle se remariait avant la fin de son deuil ; ses amis pensèrent que les persécutions qu'elle avait essuyées la dispensaient de toute bienséance, et qu'il suffisait de célébrer leur union sans éclat, pour que personne n'eut rien à dire.

Pendant que tout ce qui entourait notre intéressante veuve se réjouissait de son bonheur, le souvenir de cette pauvre Louise, qui avait été victime de son attachement, et de la petite Eulalie, troublait sa félicité ; elle ne savait pas que son amant s'en était

inquieté avant elle, et que conjointement avec sa tante, il avait chargé quelqu'un d'intelligent de faire des recherches sur le compte de cette jeune personne et de l'enfant confié à ses soins. L'agent du Vicomte avait employé le meilleur moyen pour parvenir à son but ; c'est-à-dire, qu'il n'avait pas épargné l'argent ; il avait eu le bonheur de rejoindre à Gênes le corsaire qui avait acheté Louise. Cette fille avait plu à la femme du corsaire, et elle l'avait gardée auprès d'elle, ainsi que l'enfant qu'elle faisait passer pour sa sœur. Cette circonstance rendait l'affaire plus aisée à terminer ; mais le corsaire résolut d'en profiter, et il mit la rançon des deux esclaves à un prix exhorbitant. L'envie que l'envoyé du Vicomte avait de les ravoir, l'empêcha de marchander, et le Maroquin lui promit de les

lui ramener à son premier voyage. Il y avait déjà six mois que cet homme, qui s'appelait Dumont, attendait l'arrivée du corsaire, lorsque celui-ci le fit secrettement avertir qu'il avait les deux captives à bord de son vaisseau. Dumont lui donna rendez-vous dans un endroit où il ne pouvait craindre les ruses de cet homme ; et après lui avoir compté le prix convenu, il emmena les deux esclaves à son auberge. Louise était au comble de la joie, en apprenant qu'elle allait revoir sa bonne maîtresse, dont tous les malheurs étaient finis.

Dumont, qui était le même dont le Vicomte s'était servi pour surveiller les intérêts de son amie, écrivit à son maître, pour lui apprendre le succès de son entreprise et son départ pour Paris.

Volmerange charmé d'avoir encore

fait quelque chose d'agréable à la Marquise, apprit à sa tante et à M. de Verseuil, la surprise qu'il lui préparait. Hermina seule fut exceptée de la confidence ; son amitié pour Eugénie faisait craindre son indiscrétion. Ainsi on résolut d'éloigner les deux amies à l'instant où Louise arriverait.

Dumont et sa compagne descendirent dans un hôtel garni, voisin de celui qu'habitait mad. de Verseuil, depuis que la mort de son mari lui avait fait quitter le sien. Le bon Marquis n'avait pas voulu reparaître, et il demeurait avec sa bru ; il avait préféré vivre aux dépens de cette dernière, à l'embarras d'une procédure où la mémoire de son fils aurait été considérablement flétrie.

Charmée de l'avoir près d'elle, Eugénie était parvenue, par ses soins affectueux, à lui faire oublier que les

forfaits

forfaits d'un enfant dénaturé l'avaient réduit à rien, elle ne le quittait pas, et chaque jour était marqué par un nouveau sujet de distraction.

## CHAPITRE VI.

### *Surprise agréable.*

Fidèle au devoir qu'elle s'était imposée, de rendre la vie agréable à son beau-père, Eugénie proposa une promenade au vieillard : chaque objet était une nouveauté pour le respectable Marquis, qui n'avait presque pas quitté sa province ; ainsi il accepta avec joie, et après le dîner tous deux montèrent en voiture. Mademoiselle de Volmerange, contre sa coutume, resta à la maison, et son neveu prétexta des af-

faires pour ne pas accompagner la Marquise : celle-ci eut un peu d'humeur ; on s'en doute bien, mais le Vicomte qui avait ses raisons pour en agir ainsi, y fit peu d'attention. Au moins, dit Eugénie, j'aurai mademoiselle de Valville, car je vais la prendre en passant: vous perdriez vos peines, dit froidement le Vicomte, les deux époux dînent aujourd'hui à l'hôtel de Lubersac ; la Marquise frappa du pied, et s'en fut presque en colère.

A peine le beau-père et la bru étaient-ils dehors, que Volmerange vola chez Valville, qui avait le mot. Ce fut à cet instant seulement qu'on mit Hermina du secret ; elle se plaignit de la réserve dont on avait usé envers elle ; néanmoins, elle convint qu'elle n'aurait peut-être pas pu se taire.

Les trois amis revinrent chez mad. de Verseuil, et on introduisit furtivement dans l'hôtel Louise et la petite Eulalie. Le Vicomte qui voulait donner à la réunion de son amie avec sa fille adoptive, un air de fête, fit poser des lampions partout l'hôtel: quoique les jours fussent déja longs, on était bien sur qu'Eugénie ne rentrerait pas avant la nuit; elle avait fait le matin un projet de courses, qui devaient se terminer un peu tard; en effet, on achevait d'illuminer lorsqu'elle rentra.

Frappée du coup-d'œil qui s'offrit à sa vue, le bon Marquis pensa que c'était une galanterie du Vicomte, et comme le dépit de sa fille ne lui avait pas échappé, il lui dit en souriant qu'elle devait une réparation à son futur; celle-ci en convint, et tous deux gagnèrent les appartemens.

Le salon était orné de guirlandes, et dans le fond étaient placées mademoiselle de Volmérange et Hermina; toutes deux vinrent quelques pas au-devant d'Eugénie, et lui présentèrent une femme voilée et un enfant chargés de chaînes, en la priant de vouloir bien briser les fers des deux esclaves.

Sans savoir à quoi tout cela tendait, la Marquise s'empressa d'ôter les chaînes, et Louise ne pouvant plus se contenir, jetta son voile, et prenant les mains de sa bonne maîtresse, elle les arrosa de pleurs. Eugénie la reconnut, et embrassant en même tems la jeune fille et Eulalie, elle les combla de caresses; ensuite elle se tourna vers le Vicomte: un bienfait mérite une récompense, lui dit-elle, et elle l'embrassa. Volmerange était transporté; tous ses bons amis prirent

part à sa joie ; Volmerange a bien fait, dit-elle à Hermina, de faire de cette réunion une solemnité; c'est vraiment pour moi le comble du bonheur, je souffrais trop de penser que cette pauvre Louise était victime de son attachement pour moi. La soirée se passa gaiement : jamais, depuis ses malheurs, la Marquise ne s'était trouvée si heureuse, et Volmerange la voyant aussi folâtre, aussi jolie qu'à seize ans, se crut reporté à l'instant de sa première rencontre.

Il profita de cet instant pour parler de l'affaire qui l'intéressait le plus ; tous ses amis se joignirent à lui, et leur union fut fixée à quinze jours de-là.

Volmerange en voulait rabattre huit, mais sa tante elle-même s'y opposa ; elle voulait que le mariage se fit dans ses terres, et elle n'avait pas

trop de tems pour ses préparatifs, aussi annonça-t-elle son départ pour le surlendemain, et tout le monde promit de la rejoindre la semaine suivante. Son neveu devait l'accompagner jusqu'à son château, et revenir ensuite chercher sa bien-aimée.

## CHAPITRE VII.

*Louise raconte les détails de son esclavage.*

Le lendemain nos amis s'étant réunis comme de coutume, et Louise étant admise à la table de sa maîtresse, en réjouissance de son arrivée ; après le dîner, monsieur de Verseuil, qui aimait passionnément les récits, lui demanda celui de ses aventures depuis son départ du château ; elle ne demandait pas mieux que de les raconter, et elle commença tout de suite.

J'attendais dans ma chambre, dit-elle, les ordres de madame, quoiqu'il fut de bonne heure ; ne pouvant dormir, je m'étais levée, et je préparais

tout ce qui était nécessaire pour la petite ; déjà la chèvre se dressait près du berceau pour attendre son réveil, lorsque monsieur le Marquis entra dans ma chambre ; il avait l'air si féroce que je frémis en le voyant. Levez bien vîte cet enfant, me dit-il, et préparez ce qui est nécessaire pour elle et pour vous ; dans une demie-heure nous partons. Madame est-elle éveillée, demandai-je timidement ? — Madame n'a pas besoin de vous, elle vient de partir pour Aix avec madame Hervey, et vous la rejoindrez dans peu.

Quoique je n'ajoutasse pas foi aux discours de ce méchant homme, et que je me crusse bien libre de lui obéir ou de le quitter, le desir que j'avais de rejoindre ma bonne maîtresse, et mon attachement pour la petite m'ôtèrent même le dessein de résister,

résister, et je me soumis à ses ordres. Je mis à la hâte tous les effets de l'enfant et les miens dans une malle, et j'allais pour descendre annoncer à monsieur que j'étais prête à partir. A ma grande surprise, je trouvai ma porte fermée en dehors; je crus que c'était un effet du hasard, et je m'en inquiétai peu : j'attendis près d'une heure; enfin monsieur de Verseuil, lui-même, vint me chercher, et monta dans la même voiture que moi; je fus contrariée de voyager seule avec cet homme, que je connaissais pour un libertin.

Je ne connaissais pas la longueur de la route du château à Aix; néanmoins la durée de notre voyage m'étonna; les deux premiers jours, le Marquis fut sombre, et les cris de la petite lui causaient des accès de fureur qui me faisaient trembler; le

troisième jour, il parut de meilleure humeur, et il me conta des douceurs; je le reçus assez mal : après plusieurs propos, qui devenaient graduellement plus indécens, il voulut joindre les actions aux paroles ; je le repoussai avec horreur. Si vous êtes rebelle, me dit-il, tremblez ! Vous êtes sur le bord de l'abîme ! ma volonté seule peut vous empêcher d'y tomber ! Je frissonnai. Suis-je votre esclave, monsieur ? — Non pas la mienne, mais bientôt..... Je n'entendis pas le reste de la phrase, et M. de Verseuil garda alors le plus profond silence. J'étais bien convaincue que nous n'allions pas retrouver madame, mais je me promis bien, dans la première ville où nous arrêterions, de me mettre sous la protection des lois, pour me garantir de l'oppression. J'étais dans cette résolution, lorsque

nous arrivâmes à Gênes. Nous étions à peine dans la ville, que le Marquis me priant, dans des termes honnêtes, d'oublier sa conduite envers moi, m'annonça que son épouse devait déjà être arrivée, et me pria de l'attendre dans une auberge, jusqu'à ce qu'il se fut informé si elle était déjà dans celle qu'il lui avait indiquée. Pourquoi, monsieur, lui dis-je, m'avez-vous trompée, en m'annonçant que nous allions à Aix ? Je craignais, dit le Marquis, que l'éloignement de cette ville avec Paris ne vous effrayât; je ne voulais point confier cet enfant aux hasards de la mer, en nous embarquant à Marseille, et la tournée devenant assez longue, vous aurait peut-être détournée de m'accompagner. — Je ne me croirai jamais expatriée, monsieur, tant que je me rapprocherai de mad. la Marquise.

— Votre attachement pour elle ne sera pas sans récompense.

Il me quitta : deux heures après il revint. Je l'ai trouvée, Louise, allons vers elle. Je ne me fis pas prier ; il fit mettre les chevaux, et nous arrivâmes sur le port ; la voiture arrêta, le Marquis me dit d'entrer dans une chaloupe qui nous attendait, et que j'allais revoir ma maîtresse ; je le quittai satisfaite. Vous n'y venez donc pas ? — Non pas à présent, me dit-il, mais bientôt je vous rejoindrai. Je croyais trouver madame, dans quelque vaisseau que je voyais dans le port ; cependant je ne pouvais définir par quel caprice il m'avait annoncé que son épouse était à Gênes, et lui faisait déjà quitter cette ville. Pendant que je réfléchissais sur la bisarrerie du caractère de cet homme, je ne faisais pas attention que la cha-

loupe s'éloignait considérablement du port. Je m'apperçus bientôt que nous avions dépassé tous les vaisseaux qui étaient en rade, et que nous étions en pleine mer. Je voulus questionner mes conducteurs, ils me répondirent dans un langage barbare et inintelligible pour moi.

Je commençai à concevoir de vives inquiétudes sur mon sort; déjà nous étions si loin du port, que je l'appercevais comme un point dans l'espace; et le vent s'élevant, je me sentis très-incommodée. La petite Eulalie pleurait; je n'avais pas là la pauvre *Jeanne* pour appaiser sa soif; enfin je distinguai un vaisseau dans l'éloignement; la joie de mes conducteurs me fit connaître que ce bâtiment était celui que nous allions joindre.

Quel fut mon effroi en arrivant à

bord, de me trouver parmi des barbares, dont les vêtemens, aussi bisarres à mes yeux que leur idiôme, m'inspiraient la plus grande frayeur. Le plus apparent de l'équipage, voyant mon trouble et mon effroi, me parla en italien, mais comme il s'apperçut que je ne le comprenais pas, il appela un esclave français, et m'adressa, par son organe, des paroles de consolations. Je vois, dit-il, que vous êtes victime d'une trahison, et je me repens de vous avoir achetée; néanmoins si je ne l'eusse pas fait, le scélérat qui vous a livrée à moi, vous aurait vendue à un autre peut-être plus inhumain; ainsi, prenez votre mal en patience, je n'épargnerai rien pour adoucir votre sort. Je vous donne ma parole de ne point vous revendre.

J'éprouvai peu de soulagement de

ces mots affectueux : toute entière à ma douleur, je ne sortis de mon accablement que pour répandre un torrent de larmes ; les cris de ma pauvre petite firent diversion à mon chagrin ; je ne savais quelle nourriture lui donner. Le corsaire, qui s'appelait Molak, comprit mon embarras ; il m'avait pris d'abord pour la nourrice de l'enfant ; voyant le contraire, il fit préparer, par une vieille négresse qu'il avait à bord, une boisson fortifiante, faite d'eau de ris avec une espèce de sirop qu'elle méla dedans ; la petite y prit goût, et peu à peu cette boisson, avec une bouillie de farine de maïs devint sa nourriture habituelle, et sa santé n'en fut pas altérée.

Nous arrivâmes sans accident à Fez. Molak, après avoir terminé ses affaires dans cette ville, me mena

dans un petit village, à quelque distance de là, où était sa femme ; il lui conta ma triste histoire, et cette femme, qui s'appelait Zilia, me traita avec une bonté particulière ; elle n'avait point d'enfant, et elle s'attacha bientôt à la petite Eulalie qui passait pour ma sœur. L'enfant prenait chaque jour de nouvelles forces, et sa beauté lui attirait les caresses de toutes les femmes du sérail : aucunes n'étaient mères ; j'en fus étonnée. J'appris que le corsaire avait plusieurs femmes pour se conformer à l'usage du pays, mais qu'elles étaient absolument nulles pour lui, aussi Zilia, sûre de sa fidélité, vivait-il avec toutes dans la meilleure intelligence.

Je passais mon tems assez paisiblement, mais néanmoins bien tristement. Loin de mon pays, ignorant le sort de ma chère maitresse, je me

livrais souvent à un violent chagrin ; ma patrone s'en appercevait, et elle m'assurait que si son mari était aussi désintéressé qu'elle, il n'hésiterait pas à me rendre la liberté ; mais que l'argent était ce qu'il chérissait le plus au monde. Je n'avais pas lieu d'espérer beaucoup ; ces paroles, souvent répétées, ne pouvaient qu'aigrir mes maux et augmenter mon malheur ; et je crois que j'aurais fini par y succomber, si le patron, dans un de ses voyages, ne m'eut annoncé qu'un français l'avait rencontré à Gênes, et qu'il avait fait prix avec lui pour ma rançon. A mon premier voyage en Italie, dit Molak, je vous y conduirai. En effet il tint parole, et nous nous embarquâmes peu de tems après. Zilia pleura en me quittant, elle fut assez bonne pour me dire qu'elle me regretterait toujours ; elle me fit, en

cachette de son mari, plusieurs présens, et ayant passé une chaîne d'or au cou d'Eulalie, elle me pria de ne jamais me défaire de ce bijou.

Nous arrivâmes heureusement à Gênes, et le patron me remit entre les mains de monsieur Dumont, qui m'apprit que je devais ma liberté à monsieur le Vicomte. Je suis d'autant plus reconnaissante de ce bienfait, qu'il me met à portée de passer mes jours auprès de madame la Marquise, si mes services lui sont toujours agréables.

Madame de Verseuil l'embrassa, l'assura qu'elles ne se sépareraient plus, et qu'elle resterait avec elle en qualité de gouvernante d'Eulalie.

C'était tout ce que demandait la bonne Louise, et ce nouvel emploi, en l'élevant au-dessus des autres domestiques, la rapprochait encore plus

de sa maîtresse, qui avait déclaré que, quoique la petite Eulalie fut l'enfant du crime, elle l'élèverait avec autant de soins que si sa naissance eut été légitime. Quoiqu'elle ne soit pas ma fille, disait-elle à son beau-père, lorsqu'il voulait se fâcher, vous n'en êtes pas moins son aïeul.

## CHAPITRE VIII.

*Départ pour la campagne.*

Le jour suivant mademoiselle de Volmerange partit de Paris avec son neveu ; celui-ci, pour la première fois de sa vie, fut contrarié de remplir ses devoirs envers sa bonne parente ; celle-ci s'en apperçut bien, et elle le plaisanta agréablement sur la tristesse qu'il faisait paraître ; le vieux Marquis le railla aussi ; et cette fois, Eugénie bouda sérieusement.

Néanmoins sa tristesse ne fut pas bien profonde, elle quittait Volmerange pour si peu de tems, qu'il n'aurait pas été raisonnable de s'affliger ; d'ailleurs Hermina s'empressa

de la distraire par le riant tableau qu'elle lui offrit de l'heureux avenir qui se préparait pour elle.

Après le départ de la Comtesse, on apporta à la Marquise de riches présens, de sa part et de celle de son neveu. A vingt-cinq ans on n'est pas insensible au desir de plaire ; la moins coquette des femmes l'est toujours un peu, et notre Eugénie fut si distraite de son ennui par le soin de commander les objets nécessaires à sa parure, que le jour de son retour arriva avant qu'elle eut eu le tems d'y songer.

Le Vicomte arriva un jour plutôt qu'il n'était attendu, et il fut reçu comme il le méritait ; on le gronda de ses folies, et on le récompensa par quelques légères faveurs, qui lui en firent desirer de plus grandes.

Enfin on partit de Paris. Le vieux

Marquis voyait approcher l'instant du mariage de sa bru avec un mêlange de joie et de tristesse ; il était sincèrement flatté que cette femme intéressante put enfin goûter le bonheur ; mais en même tems le souvenir des écarts qui avaient causé ses chagrins, et avaient fini par conduire au tombeau son fils unique, excitait en lui les plus douloureux souvenirs ; il lui semblait que tous ses malheurs n'étaient pas finis, et il voyait avec une sorte d'effroi la joie de tous ses amis.

Ceux-ci tout entiers aux divers sentimens qui les agitaient, faisaient peu d'attention à l'air contraint du bon vieillard, et ils attribuèrent son abattement, pendant le voyage, à la fatigue que le mouvement de la voiture pouvait lui causer.

La Vicomtesse, instruite par un courier de l'arrivée de ses hôtes, vint

au devant d'eux, à la tête des filles du villages ; toutes portaient des fleurs, et elles offrirent leurs hommages à la Marquise, qui les reçut avec son aménité ordinaire ; elle les caressa, leur fit des présens, et les laissa toutes enchantées de sa douceur et de son peu de fierté.

Ce jour se passa en fêtes ; mais le vieux Marquis se sentant fatigué se retira dans l'appartement qui lui était préparé et se mit au lit.

Eugénie à qui son bonheur ne faisait pas oublier ce qu'elle regardait comme un devoir, vint près de lui plusieurs fois dans la journée pour lui offrir ses soins ; elle le trouva tranquille, et il la pria de jouir de tout ce qu'on faisait pour célébrer son arrivée, ajoutant qu'il espérait le lendemain prendre part à la joie commune.

Satisfaite de cette assurance, la Marquise rejoignit la société qui s'était rassemblée chez la douairière ; elle était peu nombreuse, mais bien choisie. Les graces naturelles de mad. de Verseuil, son ton prévenant et poli avec tous les amis de son futur époux eurent un plein succès, et elle fut universellement chérie ; son amant jouissait de son triomphe, et fier d'être bientôt possesseur de sa céleste amie, le bon jeune homme se retira le soir ivre de joie et d'amour.

CHAPITRE

## CHAPITRE IX.

*Songe effrayant.*

La Marquise prit assez tard le chemin de son appartement ; elle y trouva Louise, qui après avoir satisfait aux besoins de sa petite élève, attendait tranquillement sa maîtresse ; car bien qu'elle n'eût plus le titre de femme-de-chambre, elle assistait constamment au lever et au coucher d'Eugénie ; celle ci qui l'aimait beaucoup n'en était pas fâchée, et elle causait les soirs avec elle pendant des heures entières ; mais cette fois la nuit étant fort avancée, et les plaisirs de la journée promettant à mad. de Verseuil un sommeil agréable, elle renvoya la bonne Louise et se mit promptement au lit.

Le sommeil l'y suivit bientôt, mais non pas accompagné de songes rians et flatteurs, comme elle l'avait espéré. Plusieurs rêves sinistres troublèrent son repos ; un seul néanmoins fixa son attention.

Elle songea qu'elle était parvenue au jour de son hymen avec Volmerange ; elle allait du château à la paroisse ; toutes les jeunes filles semaient des fleurs sous ses pas ; mais à sa grande surprise. elles se flétrissaient, et peu à peu des épines et des ronces remplaçaient les roses et le jasmin qu'on avait jetté sur son passage ; au lieu d'un soleil brillant qui semblait promettre d'éclairer cette heureuse journée, l'horison était chargé de nuages, et le tonnerre grondait dans le lointain : justement effrayée de ses tristes présages, elle arrivait tremblante dans l'Eglise, et

l'autel lui parut orné de crêpes funèbres ; elle s'était placée timidement auprès du Vicomte, et la cérémonie était près de finir, lorsqu'au moment où elle allait prononcer le serment qui devait l'unir à celui qu'elle aimait, un bras puissant l'avait arraché d'auprès d'elle ; elle avait reconnu Verseuil, l'air menaçant, l'œil enflammé de courroux. L'effroi de cette apparition fut tel qu'elle s'éveilla en sursaut, couverte d'une sueur froide et dans un état de stupeur difficile à décrire.

Heureusement il faisait grand jour, et cet effroyable songe ne lui inspirant pas l'envie de se rendormir, elle se leva avec un reste de frayeur qu'elle ne pouvait vaincre. En regardant à la pendule, elle vit qu'il était huit heures ; elle en fut charmée, et se disposait à sortir de sa chambre lorsque

Hermina y entra. Eugénie lui conta son rêve en pleurant : celle-ci n'était nullement superstitieuse , et elle combattit de tout son pouvoir le sentiment d'effroi et de tristesse que son penible sommeil lui avait laissé. Dans quatre jours , mon amie , lui dit-elle, vous serez la première à rire de vos vaines terreurs ; en attendant , tâchez de les bannir , et qu'une mélancolie hors de saison ne vienne pas altérer votre joli visage : en finissant ces mots , madame de Valville sonna , et la femme-de-chambre de la Marquise étant entrée , elle présida à sa toilette du matin, et toutes deux se rendirent dans le sallon où toute la famille les attendait pour déjeûner.

## CHAPITRE X.

*Retard imprévu.*

Le Marquis faisait partie du cercle, et sa bru en fut charmée ; il parut plus gai ce jour-là, et prit part à tous les amusemens. Cette journée fut moins bruyante, mais aussi agréable que la précédente ; néanmoins chacun se retira vers onze heures, et la Marquise, émue par le souvenir du songe de la dernière nuit, se coucha avec un serrement de cœur involontaire, et quand le Vicomte, qui l'avait accompagnée chez elle, lui souhaita le bon soir, elle sentit ses pleurs prêts à couler ; elle se reprocha bientôt ce sentiment de faiblesse que nulle circonstance ne pouvait légitimer, et

après le départ de Louise, elle s'endormit paisiblement.

Elle fut réveillée au point du jour par le bruit de plusieurs domestiques qui marchaient précipitamment dans les corridors ; on parlait, on s'agitait ; un mouvement de frayeur la saisit ; elle redouta quelque malheur, et elle sonna : un laquais parut ; elle le questionna sur la cause du désordre qui paraissait régner autour d'elle. Madame, lui dit le domestique, monsieur le Marquis de Verseuil est tombé en apoplexie, il y a près d'une heure ; il est absolument sans connaissance. Eugénie fit un cri d'effroi, et s'étant habillée à la hâte, elle courut chez son beau père.

Le malheureux vieillard était sans sentiment, et tous les secours avaient été jusqu'alors inutiles : tous les habitans du chateau l'entouraient, et

la Marquise rougit d'avoir été la dernière à lui donner des soins.

On avait envoyé chercher un chirurgien ; il fut saigné, et deux heures après il recouvra la parole, mais l'Esculape le trouva tellement affaibli qu'il témoigna ses craintes pour les suites de cet accident.

Le Vicomte était désolé d'un évènement qui allait encore retarder son mariage ; et son chagrin n'échappa à personne. Eugénie, toute entière à ses soins pour le malade, s'occupait moins de lui, et il enviait presque la situation du Marquis, qui lui attirait les attentions les plus délicates et des caresses touchantes de la part de sa charmante bru.

Quelques jours se passèrent sans que le danger parut diminuer, et le lundi qui devait rendre le Vicomte le plus heureux des hommes, était

écoulé sans qu'il eut été question de lui. Fatiguée du tracas que l'accident du Marquis lui causait, la Comtesse n'était plus aussi aimable; Valville et sa femme, obligés d'entendre sans cesse les plaintes de leur ami, ne trouvaient pas le séjour du château fort agréable; mais ils y étaient retenus par leur attachement pour ceux qui l'habitaient, et ils espéraient que la santé du vieillard, ou sa mort, viendrait changer la face des évènemens.

Celui-ci, malgré son épuisement, s'appercevait bien de la gêne qu'il occasionnait: le malheur l'avait rendu bien moins exigeant que ne le sont ordinairement les vieillards, et il s'étonnait qu'on eut pour lui des égards aussi soutenus, dans une maison où il était presque étranger. Voulant donc reconnaître autant qu'il était en

lui,

lui, les soins dont on l'accablait, il pressa mademoiselle de Volmerange de ne pas retarder davantage un hymen qui devait faire le bonheur de son libérateur et de sa charmante amie. Je n'ai pas de longs jours à exister, ajouta t-il, et ce sera une consolation pour moi de voir cette chère enfant heureuse avant ma mort.

La Comtesse entra avec joie dans ses sentimens, et tout le monde étant rassemblé autour du malade, elle leur fit part du desir qu'il avait manifesté.

Le Vicomte le remercia de ce qu'il s'occupait de son bonheur, malgré sa maladie ; Eugénie fit quelques objections, mais elle se laissa gagner assez facilement ; Hermina et son époux furent de l'opinion générale, et on arrêta le mariage pour le surlendemain qui était un jeudi. La

Marquise pourtant demanda qu'il n'y eut pas de fête au château avant le rétablissement de son père : ce desir faisait trop d'honneur à sa sensibilité pour qu'il fut contrarié ; aussi y acquiesça-t-on sans peine.

Les deux amans se livrèrent donc encore une fois à la joie, et tous leurs amis la partagèrent.

## CHAPITRE XI.

*Cruelle catastrophe.*

Le mercredi se passa en préparatifs, en projets de la part des amans, sur l'avenir, sur l'éducation qu'ils donneraient à leurs enfans. Madame de Valville était grosse. Eugénie desirait que son enfant fut un garçon, afin de lui donner sa fille quand elle en aurait une ; elle prononçait ces derniers mots en rougissant, et son amant enchanté, applaudissait et se croyait déjà le père d'une petite créature aussi jolie que sa mère, et qui, en doublant son existence, multiplierait aussi ses jouissances à l'infini.

Pauvre mortels ! Voilà comme nous sommes ! Lancés sur la mer orageuse

de cette vie, nous croyons toujours être au port ; notre félicité nous paraît assurée. Hélas ! survient un orage, et nous sommes rejettés à cent lieues du but où tendaient nos desirs ; nous avons fait naufrage, et placés par le destin sur la plage aride et déserte du malheur, nous pleurons à loisir et nos chimériques espérances et notre présomptueuse sécurité.

Tels étaient Volmerange et Eugénie : un obstacle terrible et presque insurmontable les avait séparés quatre ans ; ces quatre siècles de peines s'étaient écoulés ; la barrière mise entre eux par un père égoïste et froid était renversée ; nul évènement ne pouvait plus ce semble empêcher leur union. Voyons si cet hymen, objet de leurs desirs, s'accomplira.

Le jeudi fixé pour leur bonheur arriva enfin ; l'aurore parut, et Eu-

génie, palpitante de pudeur et d'amour, se para d'un négligé charmant; le genre de sa parure, analogue à l'incognito qu'elle voulait garder, et à la cérémonie qui allait avoir lieu, rehaussait tellement ses charmes naturels, que le Vicomte, plus amoureux que jamais, ne se possédait pas; la joie lui tournait l'esprit, et Valville, bien qu'il eut éprouvé les mêmes transports, fut tenté plusieurs fois dans la matinée, de croire que le cerveau de son ami était un peu dérangé.

Le tems était superbe, et la distance du château à l'Eglise était si petite que toute l'assemblée s'y rendit à pied.

Comme ils sortaient de la grille, le soleil se cacha dans un nuage; la Marquise se troubla et se souvint de son rêve; elle regarda Hermina qui

était auprès d'elle : celle-ci comprit ce regard, et voulant la rassurer, elle lui montra le Ciel qui, malgré la disparition du soleil, était encore orné d'un brillant azur. La Marquise soupira et continua sa marche.

Les jeunes personnes du village jonchaient la terre de fleurs, et elle arriva à la paroisse au milieu des acclamations de joie de cette vive jeunesse dont le bonheur devait suivre le sien ; car la Comtesse avait promis de marier douze filles huit jours après son neveu.

La foule pénétra dans l'Eglise en même-tems que nos amans, et Hermina apperçut un grand homme enveloppé d'un manteau, qui se glissait à travers la multitude et fut se placer derrière un pillier : ne voulant pas faire renaître les terreurs de son amie, elle garda le silence, mais elle tressaillit involontairement.

La propagation des principes philantropiques n'avait pas alors éteint le respect dû à nos Temples, et sitôt que le Curé parut, un silence universel remplaça les murmures de joie qui s'étaient fait entendre auparavant.

Le Pasteur fit aux jeunes époux un discours assez bref sur leurs devoirs et sur l'état qu'ils allaient embrasser; il glissa, suivant l'usage, quelques mots d'éloges pour la châtelaïne et son neveu, mais ce fut avec une telle nuance de délicatesse et des expressions si simples et si vraies, que personne n'eut à rougir, et le bon Curé parla si bien que son auditoire ne fut pas fatigué de l'entendre.

La seule Hermina aurait desiré que l'orateur fut bien loin; l'entrée mystérieuse de l'homme au manteau dans l'Eglise, lui donnait des inquiétudes; elle avait très-bien remarqué

que l'inconnu était entré avec un grand chapeau rabattu sur les yeux; l'attention universelle étant fixée sur un seul objet, personne n'avait pris garde à son arrivée, ni à l'indécence de son maintien; l'oubli d'un usage reçu et consacré par les lois civiles et ecclésiastiques, lui paraissait un signe certain que cet individu avait des intentions suspectes, et elle desirait avec ardeur que la cérémonie fut terminée.

Pendant qu'elle s'abandonnait à ces réflexions, le Pasteur cessa de parler, et mad. de Valville le voyant s'approcher des deux amans, commença à respirer et à reprendre courage.

Le commencement de la cérémonie se fit avec la plus grande tranquillité, et le Curé prononça ces paroles imposantes: « Nous ordonnons, sous

» peine d'excommunication, à ceux » qui sont ici, s'ils connaissent des » empêchemens légitimes au présent » mariage de le déclarer sans détour. »

*Je déclare solemnellement, dit une voix, que Eugénie de Volsange ne peut contracter d'alliance avec personne, puisque son premier époux existe encore.*

A cette déclaration inattendue, le Curé immobile d'effroi ferma le livre; Eugénie tomba dans les bras du Vicomte, et celui-ci, en se retournant, apperçut l'odieux visage du Comte de Verseuil, qui, debout contre un pilier, contemplait avec une joie féroce les victimes de sa méchanceté.

Eugénie, qui n'avait pas perdu connaissance, le reconnut aussi; c'était le même homme au manteau qu'Hermina avait apperçu. A cette vue, Volmerange quitte la Marquise, fend

la presse et poursuit son ennemi. Soins inutiles, Verseuil profitant du tumulte que ses paroles avaient occasionnées, et devinant bien l'intention du Vicomte, parvint sans peine à sortir de l'Eglise et disparut.

## CHAPITRE XII.

*Malheur sur malheur.*

La Marquise était sur sa chaise, pâle, suffoquée, conservant tout le sentiment de son malheur, et dans une situation mille fois pire qu'un évanouissement total ; tous ses amis terrifiés par un évènement inattendu, étaient plongés dans un état de stupeur qui les mettait tous hors d'état de lui donner des soins. Madame Stalder néanmoins s'approcha, et délaça son élève ; une partie de la foule qui remplissait l'Eglise, s'était précipitée sur les pas du Vicomte, et avait en quelque sorte retardé sa marche ; l'autre entourait Eugénie et ses amis. Valville et les trois autres

témoins, qui avaient connu l'infâme Verseuil à la Cour, avaient suivi de près le Vicomte, bien déterminés, s'ils pouvaient le rejoindre, à purger sur le champ la terre de ce scélérat; la Comtesse en avait l'espoir; Hermina ne le partageait pas, elle savait par expérience, combien le monstre était lâche et rusé, et elle ne doutait pas que, pour se hasarder à reparaître dans un pays où il était proscrit, il fallait qu'il eut une retraite sûre et impénétrable.

Les jeunes Dames, épouses des trois témoins, se persuadaient aussi que Verseuil ne serait pas difficile à trouver; Hermina les laissa dans leur croyance, et se joignit à la bonne Stalder pour secourir Eugénie, qui, comme je l'ai dit, avait été presque oubliée.

L'infortunée était hors d'état de

faire un pas, il fallut l'emporter; on la plaça sur un lit en arrivant au château; elle y resta sans parler, sans pleurer, et dans un état d'insensibilité vraiment effrayant. Hermina se se désolait; elle eut mieux aimé la voir livrée à toutes les angoisses d'une vive douleur; sa tranquillité stupide lui fit craindre que ce dernier coup n'eut altéré sa raison.

Depuis l'accident arrivé au vieux Marquis, le chirurgien de la ville voisine quittait rarement le château; on le fit venir auprès d'elle; il jugea nécessaire de la saigner et de la mettre tout-à-fait au lit. On suivit sa volonté; mais ni le mouvement qu'on fut forcé de lui donner pour la déshabiller, ni l'extraction de deux palètes de sang ne purent la tirer de son engourdissement. Il faut, dit le chirurgien, la laisser en repos et ne la pas quitter

d'une minute ; en effet il s'établit dans sa chambre avec Hermina : les autres dames restèrent auprès de la douairière de Volmerange, à qui son âge avancé et sa santé peu affermie, rendaient cette secousse pénible à supporter.

Pendant le tems de la cérémonie, le Marquis de Verseuil était resté seul avec sa garde, et ce bon vieillard attendait avec impatience l'instant où il pourrait saluer son Eugénie du nom de Comtesse de Volmerange ; entendant de fréquentes allées et venues et beaucoup de bruit, il ne douta pas que les nouveaux époux ne fussent de retour, et il s'étonna qu'ils ne fussent pas venus vers lui ; desirant les voir, il envoya la garde pour s'informer de ce qui les retenait loin de lui. Comme il faisait chaud, cette femme laissa la porte ouverte, et le Marquis, profitant de la circonstan-

ce, commença à prêter une oreille attentive, pour entendre monter ses amis. Tout-à-coup une voix lamentable se fait entendre : c'était celle de Louise. Ma pauvre maîtresse, s'écriait cette fille, en se tordant les mains, je ne l'ai donc retrouvée que pour la voir mourir !

Ces paroles furent un coup de foudre pour le vieillard, et à peine eut il la force de tirer le cordon d'une sonnette : une femme-de chambre parut. Au nom du ciel, lui dit le Marquis, d'une voix entrecoupée, qu'est-il arrivé à ma fille ? Cette créature, plus pressée de parler que de prendre les précautions nécessaires dans l'état où se trouvait le Marquis, lui conta rapidement ce qui s'était passé à l'Eglise, nomma Verseuil, et ajouta que tous les messieurs du château étaient allés à sa poursuite, mais

que madame la Marquise était très-mal, et que M. Blondel ( c'était le chirurgien ) n'en répondait pas. Elle aurait pu parler long-tems encore avant que le malade l'interrompit : le malheureux vieillard sachant que son fils n'était pas mort, et que sa jeune victime était mourante, retomba dans une apoplexie plus dangereuse que la précédente, et resta sans mouvement dans son lit.

La soubrette le voyant dans cet état, se repentit, mais trop tard, de son imprudence, et jetta des cris si perçans, qu'ils attirèrent une partie des gens du château. Blondel accourut comme les autres ; mais le malade ne pouvant être saigné avant deux heures, vu qu'il avait pris de la nourriture, le chirurgien déclara qu'il n'y avait guères de ressources, et que ce serait miracle si le vinillard passait la nuit

nuit suivante. Il lui administra néanmoins les secours dont il crut pouvoir faire usage ; ensuite il retourna auprès de son autre malade, qui l'intéressait bien davantage, comme on peut le penser.

Celle-ci était toujours dans le même état ; elle regardait avec indifférence tous ceux qui l'entouraient, où plutôt, elle ne regardait rien ; et Hermina voyant que les secours de l'art étaient inutiles, desirait avec ardeur le retour du Vicomte, espérant que sa présence aurait plus de pouvoir que tout ce qu'on avait tenté jusqu'alors. Malheureusement, ni lui, ni ses amis ne reparaissaient pas ; toutes les dames tremblaient pour leurs époux, et le château, qui ce jour-là devait réunir des cœurs contens, ne renfermait que des êtres plongés dans la douleur.

A l'instant fixé par Blondel, pour saigner le Marquis, il se rendit dans sa chambre pour cette opération; elle eut peu d'effet : le vieillard ouvrit les yeux, balbutia quelques paroles, parmi lesquelles on crut distinguer le nom d'Eugénie ; ensuite tournant ses regards vers le ciel et les ramenant lentement sur mad. Stalder, il expira dans ses bras.

Sa mort ne changea pas les dispositions des habitans du château ; tous étaient livrés à leurs chagrins particuliers, et la perte de cet homme respectable, ne touchant personne de près, ne pouvait pas augmenter la tristesse universelle ; la Marquise seule aurait été affligée, si elle l'eut sçu. Cette certitude fit naître à Blondel l'idée de profiter de la circonstance, pour la tirer, s'il était possible, de son engourdissement.

Il proposa ce moyen aux amies de madame de Verseuil, n'en connaissant point de plus efficaces : elles acceptèrent, tremblant néanmoins sur les résultats de cette nouvelle secousse.

Le chirurgien, pour frapper ce dernier coup, crut nécessaire de l'entourer de tous ceux qui pouvaient l'intéresser, et il rassembla dans sa chambre la Comtesse de Volmerange, Hermina, la bonne Stalder et Louise; les autres dames vinrent aussi, mais elles restèrent à l'écart, tandis que ses amies environnaient son lit.

Le chirurgien prit sa main, pendant qu'Hermina la soulevait dans ses bras. Madame, lui dit il très-haut, et d'un ton solennel, monsieur votre beau-père n'est plus ; pleurez sa perte, il est mort en vous bénissant.

La Marquise parut sortir d'un rêve pénible, et regardant madame de

Valville, elle lui dit : Mon amie, depuis quelque tems je fais des songes bien sinistres.

Hermina sanglottait. Vous pleurez, dit Eugénie ; ce n'est donc point un songe. O mon Dieu ! c'est donc bien vrai ! Et elle perdit connaissance. Louise faisait retentir l'appartement de ses cris. Calmez-vous, dit Blondel, cet état est moins dangereux que l'autre.

En effet son évanouissement dura peu ; elle revint à elle, et un torrent de larmes sortit de ses yeux. Elle est sauvée, s'écrièrent à la fois le Docteur et Hermina ! Elle est sauvée, répétait Louise en pleurant de joie ! Et elle courut annoncer cette bonne nouvelle aux autres domestiques, qui partagèrent sincèrement sa satisfaction.

## CHAPITRE XIII.

*Autre inquiétude.*

La Marquise, en recouvrant ses facultés morales, omprit aussi toute l'étendue de son malheur, et elle s'abandonna au plus violent chagrin; elle pleurait tour-à-tour la perte de son beau-père et celle de ses plus chères espérances; la douleur lui échauffa le sang au point qu'une fièvre violente la saisit; elle demandait à grands cris le Vicomte, et celui-ci ne paraissant pas, elle se persuada que le faro che Verseuil l'avait fait assassiner : toutes les consolations devinrent inutiles, et elle tomba dans le délire.

La journée s'écoula ainsi. Valville

et les autres jeunes gens revinrent vers le soir ; mais Volmerange ne parut point : sa tante était au désespoir, et elle maudissait le jour où son neveu avait rencontré Eugénie. Pour cette dernière, elle ignorait ce qui se passait autour d'elle, et Blondel déclara que si la fièvre ne diminuait pas le lendemain, il ne répondait plus de la malade.

La nuit entière se passa sans qu'aucun incident heureux vint apporter du soulagement à la douleur des habitans du château. Valville, interrogé sur l'emploi qu'il avait fait de la journée, donna les détails suivans :

En sortant de l'Eglise, j'apperçus Volmerange qui courait par le sentier tournant qui est au bout du cimetière: je le joignis, mais nous ne trouvâmes aucunes traces du scélérat que nous poursuivions. Mon ami, me dit le

Vicomte, je vous quitte à un quart de lieu d'ici ; il y a un petit bois peu fréquenté, c'est-là où je vais porter mes pas. Je ne voulais pas le quitter, mais il m'observa qu'en nous divisant nous avancerions peut être davantage ; il entra chez le garde-chasse, prit des pistolets, que ce dernier lui offrit, et me laissa.

Je n'avais d'autre arme que mon épée ; mais comptant sur la lâcheté de l'ennemi que je cherchais à combattre, je n'hésitai pas à continuer ma route ; j'entrai dans le premier sentier qui s'offrit à ma vue ; j'apperçus les traces d'un pied d'homme, la distance de chaque impression faite dans la poussière était considérable, ce qui me fit juger que Verseuil pourrait bien avoir fui par ce chemin ; je regrettai alors bien sincèrement de n'avoir pas un cheval ; mais revenir sur mes pas

pour en faire seller un, me parut une démarche inutile, et je continuai ma route d'un pied léger.

A quelque distance de-là je trouvai un porte-feuille, je m'en emparai avec un mouvement de joie indicible, et tout en marchant je l'ouvris : il contenait plusieurs billets de caisse et deux ou trois lettres; ces dernières fixèrent mon attention : je les dépliai à la hâte ; elles étaient d'une femme et signées Dorothée. ( C'est son ancienne femme-de-chambre, s'écria mademoiselle de Volmerange. ) Je ne les lus pas, reprit Valville. La troisième était ainsi conçue : ( alors le Chevalier tira de sa poche le billet qu'on va lire. )

« Depuis huit jours que je suis ici, » monsieur le Marquis, je m'ennuie » diablement ; il n'y a rien de nou- »ve au ; la maladie du bon-homme a

» retardé

» retardé la fête ; j'entends pourtant
» dire que ce sera pour cette semaine.
» Comme il pourrait arriver que le
» jour fut pris la veille au soir, et
» qu'alors je n'eusse pas le tems de
» vous avertir, je vous engage à venir
» me retrouver. Je loge à l'auberge de
» la Couronne d'Or, grande route de
» M..... à Paris ; il n'y a de là au
» château qu'un bon quart de lieue.

*J'ai l'honneur d'être, etc.*

» SIMONET. »

Après avoir lu cette lettre, je continuai rapidement ma route, et m'étant informé d'un paysan où était l'auberge de la Couronne d'Or, j'y arrivai en dix minutes ; je demandai à l'hôte s'il avait logé chez lui deux hommes, dont l'un se nommait Simonet.

J'ai eu un garçon de ce nom, répondit cet homme, pendant dix à douze jours, et sa figure sinistre me déplaisait beaucoup ; mais comme il payait bien, et qu'on ne peut pas se faire faire un visage plus agréable que le sien, je lui faisais politesse. Hier au soir un grand homme vêtu d'un manteau gris par-dessus son habit, est venu le joindre avec deux chevaux ; ils n'ont fait que boire et parler toute la nuit. Ce matin le grand homme est parti seul ; Simonet, un peu après, a pansé les chevaux, les a sellés ; et, après m'avoir payé, il est sorti et s'en est allé, tenant les deux chevaux en laisse, par le chemin qui conduit au moulin.

Je remerciai l'hôte, et je lui enjoignis, si ces deux hommes revenaient chez lui, de faire son possible pour les amuser, et d'en donner avis

au château. Vous serez bien payé, ajoutai-je ; en même tems je lui donnai deux louis pour arrhes de ma promesse.

Ensuite je lui demandai un cheval, et je partis d'un trait par le chemin du moulin dont l'hôte m'avait parlé ; j'ai bien retrouvé la trace des chevaux, mais j'ai couru en vain ; je n'ai pas pu obtenir d'autres renseignemens.

Les autres messieurs étaient encore moins avancés, puisque rien dans leur course n'avait pu leur donner la moindre lueur d'espérance. Hermina demanda qu'on fit lecture des lettres de Dorothée : on s'empressa de la satisfaire. La première était insignifiante, et la date en était trop ancienne pour qu'elle put intéresser ; la seconde était adressée à monsieur Roberson, à Berci, grande rue de

Berci, à l'auberge du Soleil d'Or. (Cette adresse était la même que celle du billet de Simonet.) Elle était ainsi conçue :

« Pour me conformer à vos desirs, » mon cher Marquis, je suis démé- » nagée hier ; je faisais pourtant de » meilleures affaires dans le quartier » des Italiens que dans celui-ci : ce » faubourg S. Marceau est aussi triste » qu'il est mal peuplé ; enfin, pour » vous faire plaisir, rien ne me coûte; » d'ailleurs, je compte sur votre pa- » role de me dédommager des pertes » que cela m'occasionne. Après avoir » couru trois jours tout ce maudit » quartier, je suis parvenue à trouver » une petite maisonnette, rue S.t Hi- » polite, n.° ***, la rivière de Bièvre » en arrose le jardin. Le diable ne » viendra pas vous chercher là, et » vous pourrez y enfourner votre

» femme quand une fois vous la tien-
» drez. Comme je vais vous attendre
» de jour en jour, je ne sortirai plus ;
» dépêchez vous donc de finir vos
» affaires, car j'ai besoin d'argent.
» Toute à vous, DOROTHÉE. »

La lecture de cette lettre, en donnant aux amis d'Eugénie quelques éclaircissemens, les fit frémir d'horreur ; il paraissait certain que Verseuil avait fait le projet d'enlever sa femme, et que quelque incident avait dérangé son plan à cet égard, où bien il était caché dans les environs, et il se préparait peut-être à s'introduire dans le château ; il était possible qu'avant de tenter l'aventure, il fut retourné à Paris pour visiter la nouvelle demeure de sa confidente, afin de prendre connaissance des lieux, pour éviter quelque quiproquo.

Persuadés qu'à l'adresse indiquée,

on obtiendrait de plus grands renseignemens, Valville, au point du jour, monta à cheval pour se rendre à Paris : sa femme lui recommanda d'agir sous la protection des lois, pour éviter toute rixe avec l'homme immoral qu'il cherchait ; elle savait, par expérience, que le bon droit n'est pas toujours un motif pour vaincre son ennemi, et elle frémissait de voir son époux en danger de se mesurer avec le scélérat qui ayait causé ses premiers malheurs.

## CHAPITRE XIV.

*Fuite des Dames du Château.*

PENDANT que le généreux Valville continuait ses poursuites; qu'on ignorait le sort du Vicomte, et que sa tante pleurait sa perte qu'elle regardait comme assurée, Eugénie était toujours aux portes du tombeau : la fièvre était un peu baissée, mais Blondel déclara qu'une maladie terrible s'annonçait avec les symptômes les moins équivoques. Hermina, au teint coloré de son amie, et à l'inflammation qui se manifestait sur l'épiderme, devina ce que le chirurgien osait à peine dire, et annonça que la Marquise avait la petite vérole.

O mon Dieu ! s'écrièrent à la fois

les trois jeunes femmes qui avaient accompagné leurs époux, amis du Vicomte. Qu'allons-nous devenir ! Rien que ce que vous êtes, dit froidement Blondel, si vous n'avez pas peur, et que vous suiviez mes conseils. D'abord, croyez moi, vous êtes depuis deux jours dans la chambre de la malade, gardez vous de changer d'air. Ah ! Ciel ! dit la Baronne de Lubersac ! Je resterais ici au risque de devenir affreuse ! ( Vous saurez qu'elle était déjà assez laide. ) Non en vérité ! Les deux autres en dirent autant, assurant toutes deux qu'elles n'avaient pas eu cette horrible maladie ; cependant une d'elles en portait quelques marques. Vous l'avez donc eue, disait la Baronne à Hermina ? — Non, madame. — Et vous restez ? — Oui, sans doute, reprit madame de Valville, avec vi-

vacité. Pauvre Eugénie, si je t'abandonnais dans ce terrible moment, que deviendrais-tu ?

Madame de Lubersac haussa les épaules, et les trois Dames ne donnèrent pas une minute à leurs époux ni à leurs gens, jusqu'à ce qu'elles fussent dans leurs voitures.

Mademoiselle de Volmerange reçut leurs adieux assez froidement ; elle n'était pas fâchée d'être débarrassée de trois petites maîtresses qui, depuis quinze jours promenaient dans son château, leur inutilité et leurs vapeurs.

Hermina, peu effrayée du danger qu'elle courait auprès de sa chère malade, ne la quittait pas d'une minute. Blondel, qui n'était pas un homme à la mode, lui prescrivait un régime propre à prévenir tout danger, si la malignité de l'air venait à influer

sur elle. Il traita aussi sa malade suivant sa méthode ; il ne fit *point changer l'air trois fois par jour* ; il n'ordonna point de rafraîchissemens ni de bains ; aussi en neuf jours de temps la Marquise fut hors d'affaires. Le peu de raison dont elle avait joui, lui avait dérobé la connaissance de la nature de son mal et le danger où elle avait été.

Pendant que la bonne Stalder lui frotte le visage avec une pommade de sa composition, et lui conte mille histoires pour la tranquilliser sur l'absence de son amant, et l'amener par les chimères d'un espoir flatteur, à une heureuse convalescence, nous allons rejoindre Dumont, qui, comme nous l'avons vu précédemment, était trop attaché à son maître, pour ne pas courir sur ses traces. Deux heures après le départ du Vicomte, il avait

pris un des meilleurs chevaux de l'Ecurie, et était parti au galop, promettant à la douairière de ne pas revenir sans lui ramener son neveu.

## CHAPITRE XV.

### *Le Bûcheron.*

DUMONT, par une impulsion secrette avait pris le chemin du bois où son maître était entré en quittant le Chevalier. Par une fatalité peu commune, ce bois très-joli et peu fréquenté, était planté en taillis, coupé par une infinité de petites allées semées d'un gazon fleuri, toutes uniformes, tournantes et ramenant de l'une dans l'autre, un labyrinthe enfin si bien compliqué que le pauvre Dumont, une fois au mi-

lieu, ne put trouver de chemin pour en sortir.

Il marcha de la sorte jusqu'au soir : son cheval était épuisé et ne voulait plus marcher ; il mourait de faim aussi bien que son cavalier : celui-ci le débridant, le laissa paître tant qu'il voulut ; mais si l'herbe qui croissait dans ce lieu était suffisante pour appaiser la faim de sa monture, elle n'avait pas pour lui le même avantage, et il se désolait de n'avoir pas pris avec lui quelques provisions.

Pendant qu'il rêvait tristement au parti qu'il avait à prendre dans cette conjoncture désagréable, il entendit dans l'éloignement le bruit d'une coignée. Il y a des bûcherons dans cet endroit, pensa t-il, si je peux les joindre, ils me guideront dans ce dédale, et je poursuivrai ma route.

Cette idée ranima son courage ; il

brida son cheval, et après avoir écouté avec attention, il dirigea ses pas du côté d'où partait le bruit. Après un quart d'heure de marche, il n'entendit plus rien, et le voilà de nouveau livré à son anxiété.

Quelques minutes après le bruit recommença, et Dumont continua son chemin. Le soleil était sur son couchant, et notre voyageur craignait que la nuit ne le surprit dans cet endroit.

Pendant qu'il se livrait à son inquiétude, un silence absolu avait remplacé le bruit précédent. Dumont perdait tout espoir, lorsque des chants rustiques se firent entendre; il porta ses regards du côté d'où la voix partait, et il apperçut un paysan chargé de bois; il l'appela: cet homme, effrayé de la rencontre, jetta sa charge et se mit à courir de toutes ses forces;

Dumont fit galoper son cheval sur ses pas, et l'eût bientôt atteint. Ne craignez rien, lui dit-il, je n'ai pas envie de vous nuire ; aidez-moi seulement à sortir de ce bois que je parcours vainement depuis ce matin ; je suis épuisé de faim, de fatigue et d'inquiétude.

Le bûcheron, rassuré par le discours de Dumont, prit la bride de son cheval ; et, le guidant par des sentiers inconnu, il le conduisit dans sa chaumière, qui était bâtie sur la lisière du bois.

Une femme, encore jeune et très-fraîche, sortit de la cabane et vint au devant d'eux. — Ne fais pas de bruit, Guillaume. — Pourquoi çà ? — C'est que j'ai ici un jeune monsieur qui est venu se trouver mal à not' porte ; je l'ons secouru l'mieux possibl', et à présent y dort.

— Un jeune homme, interrompit Dumont! Ah! si c'était mon maître! et sans attendre de réponse, il se précipita dans la chaumière, laissant son cheval à la garde des bûcherons.

L'obscurité l'empêcha d'abord de distinguer les objets ; au bout de quelques secondes, il apperçut un lit, sur lequel il reconnut son maître. Mais dans quel état! Bon Dieu! Ce que la bûcheronne prenait pour le sommeil, était un évanouissement profond. Ah! Ciel! Il se meurt! s'écria-t-il, et il demanda des secours à ces bonnes gens, qui n'avaient pour tout restaurant qu'un peu de vinaigre et une bouteille de mauvais vin.

Dumont, au désespoir de trouver le Vicomte dans un état si déplorable, lui frotta les tempes et le creux des mains avec le vinaigre ; il lui en

fit aussi respirer. Ces soins furent inutiles pendant un quart-d'heure; mais enfin Volmerange ouvrit les yeux et reconnut Dumont.

Où suis-je, demanda-t-il ? Et par quel heureux hasard te trouves-tu près de moi ?

Dumont, ravi de l'entendre parler, lui conta succinctement comment il s'était égaré dans le bois, et la rencontre qu'il avait faite du bûcheron. J'ai eu à-peu-près le même sort, dit le Vicomte, j'ai marché vainement pendant la plus grande partie du jour : enfin, épuisé de fatigues et de soif, je suis arrivé à cette chaumière ; la jeune femme que j'y ai trouvée, me voyant chanceler en entrant chez elle, m'a conduit jusqu'à ce lit ; je lui ai demandé un verre d'eau : dans son inexpérience, elle m'a apporté plein un pot d'eau froide; cette

cette boisson a glacé mes sens, et je suis tombé dans l'anéantissement dont tes soins viennent de me tirer. Mais, dis-moi : Comment as-tu laissé Eugénie ?

Dumont, ne voulant pas augmenter les chagrins de son maître, en lui faisant connaître le fâcheux état de l'amie de son cœur, se contenta de lui dire que madame de Verseuil s'était évanouie, mais que les soins de madame de Valville et de la Comtesse étaient parvenus à la tirer de cet état, et que maintenant elle devait être tranquille,

Ce rapport rassura le Vicomte ; mais le fidèle Dumont était bien loin d'être tranquille sur l'état du jeune homme : l'eau de source qu'il avait bue avait produit un effet funeste, et un violent frisson saisit promptement le jeune Volmerange ; un point de côté

vint s'y joindre, et une violente pleurésie se manifesta en peu d'heures et le réduisit à toute extrémité.

Dumont avait un peu étudié la médecine, il connut parfaitement le danger que courait son maître, et il envoya le bûcheron à la ville voisine chercher les drogues dont il lui donna l'ordonnance ; il lui recommanda de ne dire à personne le nom de ses hôtes : il n'aurait pas voulu pour tout au monde que la nouvelle de cet accident parvint au château ; il savait bien que ce serait le coup de la mort pour sa tante et son amie, et il voulait leur éviter ce choc.

## CHAPITRE XVI.

*Très court.*

Le bûcheron s'acquitta fidèlement et avec diligence de sa commission, et il aida Dumont avec un zèle peu ordinaire chez les gens de cette sorte; aussi celui-ci se promit-il bien, quelque fut l'issue de cette aventure, de le faire récompenser de ses soins.

Pendant plusieurs jours, le Vicomte fut dans le plus grand danger; son fidèle domestique tremblait de ne pas le sauver; enfin des sueurs abondantes annoncèrent une crise heureuse, et après huit jours de souffrances et d'inquiétudes, le jeune Volmerange se trouva en pleine convalescence, mais d'une si grande faiblesse, qu'il

pouvait à peine se tenir debout. L'accablement de la maladie avait absorbé ses facultés et suspendu ses souffrances morales ; le retour de sa santé les lui fit recouvrer toutes entières, et le premier usage qu'il fit de ses forces fut de s'affliger sans mesure. Dumont, pour le tranquilliser, fut obligé de le laisser aux soins de leurs hôtes, pour se rendre au château.

## CHAPITRE XVII.

*Un mouvenent de joie.*

QUAND la Marquise sut de quelle maladie elle venait d'échapper, il ne fut pas difficile de lui faire comprendre qu'il avait été nécessaire d'occuper son amant afin de le tenir éloigné du château, pour éviter la contagion; et elle eut une vraie reconnaissance des soins qu'on supposait avoir pris pour cela.

La Comtesse de Volmerange, obligée de dévorer ses ennuis, souffrait une contrainte pénible pour cacher son inquiétude, et il était tems que cet état cessât, car la bonne demoiselle serait tombée malade.

Un matin, pendant qu'elle s'entre-

tenait avec Hermina sur l'incertitude de la destinée de son neveu, et sur le silence de Valville, dont on attendait chaque jour des nouvelles, Dumont entra précipitamment. La Comtesse fit un cri de surprise. Mon enfant, s'écria-t-elle ! m'apportez-vous des nouvelles du Vicomte ! — Oui, mademoiselle, et de bonnes, graces au ciel ! Mais depuis mon départ j'ai eu de vives allarmes pour ses jours.

Hermina jetta un coup d'œil sur l'honnête Dumont, ses vêtemens étaient en désordre, son linge malpropre, et sa barbe longue d'un pouce. — Vous sortez donc d'une caverne, mon pauvre Dumont ? — Non, madame, mais d'un bois. C'est dans la cabane d'un bûcheron, que j'ai tremblé pendant huit jours pour la vie de mon maître ; il n'y en a que trois

qu'il est hors d'affaire, et de suite il raconta ses aventures depuis son départ du château.

Malgré sa barbe et la distance qui existait entre eux, la douairière embrassa Dumont, pour les nouvelles qu'il lui apportait ; elle le gronda néanmoins de ce qu'il n'était pas venu chercher des secours pour le Vicomte.

Dumont observa que dans les environs, il n'y avait que Blondel qui méritât la confiance : je savais, ajouta-t-il, combien il était nécessaire ici ; j'étais sûr de ma méthode pour le traitement de la maladie de monsieur ; j'ai cru qu'il valait mieux vous laisser dans une ignorance absolue sur son sort, que d'ajouter à vos chagrins celui de le savoir mourant.

Hermina loua sa prudence, et la bonne Comtesse toute entière à la joie

de savoir son neveu en sûreté, finit par être du même avis. On convint que Dumont paraîtrait devant la Marquise quand il aurait changé d'habits.

En effet, on le conduisit vers elle; elle le vit avec plaisir, et demanda avec empressement si le Vicomte connaissait le genre de sa maladie: il ignore même que vous ayez été malade, répondit Dumont; croyez, madame, que s'il vous eut sçue en danger, nulle puissance humaine n'aurait pu l'éloigner de vous.

Eugénie éprouva un moment de satisfaction; quoiqu'elle fut charmée que son amant ne fut pas exposé à gagner la petite vérole, elle avait été un peu piquée du peu d'empressement qu'il mettait à se trouver auprès d'elle, et elle sentait bien que dans sa position elle n'aurait pas été si tranquille.

tranquille. Elle en conclut que le sèxe masculin n'aimait pas avec autant d'ardeur que l'autre ; que les difficultés et les privations le rebutaient aisément. Peut être, en général avait-elle raison ; mais relativement au Vicomte, elle se trompait ; elle en convint secrettement, et se promit de le dédommager de ce soupçon injurieux.

Elle questionna encore Dumont sur les démarches de son maître, et sur le succès qu'elles avaient eu ; tout autre que lui aurait été embarrassé, mais l'adroit serviteur se tira d'affaire avec une présence d'esprit admirable, et ses réponses satisfirent pleinement celles à qui elles étaient adressées.

Eugénie lui recommanda de préparer son maître au changement qui devait s'être opéré dans ses traits ; il

l'assura qu'elle serait toujours jolie ; mais que d'ailleurs la constance du Vicomte était à l'épreuve des agrémens de la figure.

## CHAPITRE XVIII.

*Surprise désagréable pour un amant.*

DUMONT prit congé des trois dames, et de Louise en particulier. Ne croyez pas, cher Lecteur, que notre ami Dumont fut insensible ; vous seriez dans l'erreur. Pendant le séjour de la Marquise au château de son tyran, il avait apperçu cette jeune fille et y avait fait peu d'attention ; mais chargé de la racheter, il l'avait accompagnée à Paris ; pendant la route, il avait été témoin des élans de sa joie en pensant qu'elle allait revoir sa

maîtresse. Ses soins vraiment maternels pour Eulalie, ne lui avaient pas échappé non plus ; il s'était dit à lui-même : Louise serait une bonne mère de famille, et sa sensibilité la rendrait sans doute une digne épouse ; elle sera la mienne, où je serai bien mal-adroit.

Depuis ce tems, notre homme n'avait rien négligé pour plaire à l'objet de ses vœux ; et, s'il en faut croire l'embarras de la jeune personne et sa rougeur quand il lui parlait, il avait complettement réussi. Aussi Dumont avait-il fait le projet de mettre le Vicomte dans ses intérêts, après que son mariage avec la Marquise serait terminé. La catastrophe dont nous avons donné les détails, dérangea son plan, mais elle ne le fit pas renoncer à ses projets ; il en recula seulement l'exécution jusqu'à un tems plus heureux, et après avoir dit quelques

douces paroles à sa bien-aimée, il prit tout ce qui était nécessaire pour son maître et pour lui, et il retourna en diligence à la chaumière.

Volmerange l'attendait avec impatience, et il lui fit tant de questions l'une sur l'autre, que celui-ci ne put y répondre que par un profond silence.

Quand le Vicomte eut cessé de parler, son domestique commença. Il lui apprit que Valville était à Paris avec des indices certains pour retrouver l'infâme Verseuil ; que sa tante était en bonne santé, et que la Marquise relevait de maladie, mais qu'il n'y avait plus rien à craindre pour elle ; qu'elle ignorait le danger qu'il avait couru. Elle craint, ajouta Dumont en souriant, que le genre de sa maladie n'ait le pouvoir de diminuer votre amour ; et peu à peu il lui fit

connaître la vérité. Volmerange fut interdit ; il sentait bien qu'il aimerait son amie quelque fût le changement de ses traits ; mais il trouvait désagréable d'échanger ainsi un joli visage contre une figure cicatrisée, et son confident s'apperçut aisément de la contrariété qu'il éprouvait.

Il se hâta de le rassurer, et lui répéta plusieurs fois qu'il croyait certain que les traits de son amie ne seraient point altérés.

Le Vicomte respira avec plus de liberté. Quoiqu'il crut sa constance à l'épreuve des caprices du sort, il était charmé de n'avoir pas à supporter celui-là.

Cependant, il résolut aussitôt qu'il pourrait se tenir à cheval, d'aller juger par lui-même des ravages de la maladie.

Peu de jours après, ses forces étant

suffisantes pour supporter cette légère fatigue, il partit de la cabane, emmenant avec lui les bûcherons, que sa tante avait demandé à voir, voulant les récompenser.

Il arriva au château au moment qu'on servait le dîner : la chambre de la Marquise était, comme on peut bien le penser, et le salon et la salle à manger ; ainsi il fut obligé de se faire annoncer. Eugénie voulait se cacher : gardez-vous-en bien, dirent à la fois Blondel et Hermina ; si vous lui paraissez laide à présent, il vous en trouvera plus belle dans quelque tems.

Volmerange entra, et recula en voyant le visage de mad. de Verseuil chargé de croûtes épaisses. Hermina éclata de rire ; la Comtesse fixa son neveu, et Eugénie prit son flacon. Le Vicomte se rassura un peu, et

son amie voyant sa pâleur jetta un cri d'effroi.

Le récit de sa maladie donna le tems à notre amant de se remettre, et peu à peu le calme se rétablit.

On commença à s'entretenir des derniers évènemens, et la conversation allait languir, lorsque l'arrivée d'un courrier vint réveiller l'attention des personnages.

## CHAPITRE XIX.

### *Un peu d'espoir.*

VALVILLE écrivait aux habitans du château, pour leur apprendre que Dorothée avait été arrêtée dans la maison par elle indiquée ; mais que cette créature n'avait donné que des notions indirectes sur la résidence de son complice. Néanmoins, ajoutait-il, les menaces qu'on lui a faites des plus cruels châtimens si elle s'obstine à se taire, la feront peut-être parler.

C'était peu de chose que d'avoir cette fille ; mais enfin son arrestation pouvait mener plus loin, et c'était là l'espoir de nos amis. Eugénie n'était pas satisfaite ; elle aurait desiré sans

doute être débarrassée de son persécuteur, mais elle redoutait l'éclat d'une procédure dont le résultat était de flétrir un nom qu'elle portait encore ; elle témoigna son chagrin à madame de Valville : celle-ci qui n'avait rien tant à cœur que de voir punir l'assassin de Morange, combattit de tout son pouvoir l'opinion de la Marquise, et lui répéta que l'intérêt général et le sien sur-tout devaient l'emporter sur les préjugés. Cet homme dangereux, disait elle, doit disparaître de la société ; on peut le punir secrettement si on veut, mais l'essentiel est de se défaire de lui.

Le Vicomte, impatient de rejoindre son ami, partit peu de jours après pour Paris. Les traces de la petite vérole commençaient à s'effacer, et la Marquise voyait peu à peu renaître ses charmes. Son amant la quitta avec

la certitude de la retrouver aussi jolie qu'elle l'était auparavant.

Il partit avec Dumont ; celui-ci profitant de la bonne humeur de son maître, voulut aussi parler de son amour pour Louise ; le Vicomte l'écouta avec complaisance : toute affaire de cœur avait droit de l'intéresser, et il lui promit de conclure son mariage quand l'objet dont il était alors occupé lui laisserait la liberté de penser à autre chose.

Tout en parlant de Louise et de sa maîtresse, les deux voyageurs arrivèrent à Paris : il était tard, et la crainte de ne pas trouver Valville, qui n'était pas prévenu de leur arrivée, les engagea à descendre à l'hôtel de la Marquise.

Le portier leur ouvrit, et leur apprit que la veille un inconnu était venu s'informer de la Marquise et de son

beau père. Je lui ai appris, dit cet homme, que le vieillard était mort. Celui qui me parlait a sauté de joie. Pour madame, je n'ai pas pu lui en donner des nouvelles certaines. Il m'a demandé en quel tems elle devait revenir ; comme je l'ignore, je n'ai pas pu répondre, et il m'a quitté en murmurant.

C'est Verseuil, dit le Vicomte à Dumont, il n'en faut pas douter. Si l'inconnu revenait, dit-il au portier, ne le laissez pas ressortir et faites-moi avertir. Après avoir donné cet ordre il monta dans l'appartement qu'il occupait avant son départ.

Il était encore convalescent, et Dumont le contraignit à se coucher tout de suite. Quand il fut seul, il se livra à toutes les réflexions que sa situation ne pouvait pas manquer de faire naître. Un mois auparavant, il

était prêt à devenir le maître de cet hôtel, et l'apparition d'un scélérat que la justice céleste aurait du anéantir dix ans plutôt, lui avait ravi son bonheur. Cette idée alluma son courroux, et il jura d'exterminer son odieux rival s'il pouvait le rencontrer.

## CHAPITRE XX.

### *L'Incendie.*

Epuisé par son agitation précédente, Volmerange commençait à s'endormir, lorsque des cris d'effroi parvinrent à ses oreilles. Au feu ! s'écriait-on de toutes parts ! Dumont, éveillé par ces clameurs, entra chez son maître au moment où celui-ci allait s'habiller ; il lui donna ses vêtemens, et tous les deux descendirent.

Un violent incendie venait de se manifester dans la maison voisine de celle d'Eugénie. Ces deux hôtels se ressemblaient au point que la différence de numéro était nécessaire pour ne pas s'y méprendre.

Cette maison était très magnifiquement meublée, et elle se trouva bientôt remplie de gens officieux qui s'empressèrent de sauver les effets précieux qu'ils purent trouver sous leurs mains. Les propriétaires se trouvèrent-ils bien de leurs soins ? J'en doute ; mais le ciel me préserve du feu, et aussi des gens obligeans qui pourraient venir l'éteindre.

Le Vicomte qui redoutait que l'incendie se communiquât à l'hôtel de la Marquise, prit les mesures les plus promptes pour empêcher ce malheur; mais le vent poussant la flamme du côté opposé, détruisit toutes ses craintes à cet égard.

Tranquille sous ce rapport, il entra dans la maison incendiée ; elle appartenait à la veuve d'un maltotier, qui l'occupait avec son fils unique, jeune homme de mérite, et dont la

tournure distinguée démentait l'origine. La mère et le fils s'étaient sauvés, et avaient heureusement emporté l'or et les billets dont ils étaient propriétaires; ils contemplaient en frémissant les ravages du feu ; la mère cependant ne perdait pas de vue son coffre-fort ; elle partageait son attention entre la maison qui brûlait et l'or qui lui restait. Pour plus de sûreté, elle finit par s'asseoir dans la rue, sur le cher et précieux coffre, certaine, par cet expédient, qu'on ne pourrait pas le lui ravir.

Ce fut dans cette position que le Vicomte la trouva ; il lui offrit avec empressement un asile ; elle accepta et entra chez madame de Verseuil, presque nue et précédée de son trésor. Le Vicomte la mit en possession de l'appartement d'Eugénie, et il revint ensuite avec le jeune d'Orville, pour

réchapper du naufrage le plus qu'il serait possible.

Leur présence et le zèle infatiguable de Dumont rétablirent l'ordre, et les pillards eurent plus de gain à fuir qu'à rester.

Pendant que Volmerange donnait des ordres pour le transport des meubles qu'on avait préservés du feu, il entendit près de lui un homme qui disait à un autre : *Mal-adroit, tu as pris un hôtel pour l'autre ; voilà le premier crime inutile que je commets depuis que j'existe.* Le Vicomte se retourna et reconnut Verseuil ; il voulut se jetter sur lui pour l'arrêter, mais le scélérat plus vigoureux, le renversa et prit la fuite.

D'Orville passant auprès de lui, le trouva étendu à terre, tout étourdi du coup violent qu'il avait reçu, il le releva. Volmerange ne voulant pas rendre

rendre compte au jeune homme d'un incident qui lui était étranger, attribua sa chûte à un étourdissement. Cet accident n'était pas extraordinaire au sortir d'une maladie dangereuse; aussi le jeune homme le crut sans hésiter, et il l'engagea, dans les termes les plus pressans, à aller rejoindre madame d'Orville. Dumont, qui survint, joignit ses instances à celles du jeune homme: dans ce moment le jour était prêt à paraître; le feu était éteint; on ferma les portes de l'hôtel, dans lequel les pompiers restèrent par précaution, et le Vicomte se retira avec d'Orville dans l'appartement où il avait laissé sa mère.

## CHAPITRE XXI.

*Conversation Financière. — Désespoir original.*

Ils trouvèrent madame d'Orville livrée à des regrets inexprimables sur les pertes qu'elle venait d'éprouver. Je suis ruinée, monsieur, dit-elle au Vicomte. — Non, madame, le dégât n'a pas été aussi considérable que vous pourriez vous l'imaginer. — Vous croyez, monsieur, mais vous ne savez pas combien j'avais d'objets rares et précieux ; si vous aviez vu mon nécessaire ! — Madame, il est ici. — Ah ! je respire ! Et mon écrin ? — Ma mère, interrompit d'Orville, vous oubliez que je l'ai placé moi-même dans le coffre. — Tu as raison,

la douleur me trouble ; mais nôtre argenterie ? — Voilà, dit le jeune homme, la partie de de vos effets qui a le plus souffert, tant de celle qu'on a sûrement volée, que de ce que le feu a détruit ou aliéné ; il y a bien douze mille francs de perte. — Ah ! grands Dieux ! douze mille francs ! Que d'affaires feu monsieur d'Orville était obligé de faire avant de gagner cette somme. Et mes dentelles, les cristaux, tout le linge..... Madame d'Orville allait faire tout d'une haleine l'énumération de ce qu'elle possédait, depuis l'objet le plus précieux jusqu'au dernier chiffon ; mais son fils qui rougissait du ton trivial de sa mère, se hâta de l'interrompre. — Tous les regrets à cet égard seraient inutiles ; d'ailleurs, vous ne pouvez calculer la réalité de vos pertes qu'après un examen exact de ce qui vous

reste et de ce qui vous manque. Volmerange fut de l'opinion du jeune homme ; mais la bonne Dame, dont l'amour-propre trouvait son compte à faire le pompeux étalage de toutes ses richesses, recommença de nouvelles questions. Mon enfant, dit-elle à son fils, avez-vous eu soin de sauver mes deux favoris ? J'avoue, dit d'Orville, que je me suis occupé de choses plus importantes, et je les crois très-fort brisés ou perdus. (Ici la maltotière tira de sa poche un très beau flacon et respira des sels.) Pendant son espèce d'évanouissement, le Vicomte apprit que les deux favoris étaient deux magots en porcelaine qui ornaient la cheminée du *boudoir*, (car madame d'Orville avait aussi un boudoir, et reposait ses appas volumineux et ses charmes de cinquante ans, sur un sopha bleu-céleste, dont l'éclat

rehaussait les agrémens de son visage bourgeonné. )

Revenue du spasme qui l'avait suffoquée, madame d'Orville reprit son ton lamentable, et continua ses doléances. — Si vous saviez, monsieur le Vicomte, combien ces chers magots étaient précieux pour moi; c'était un présent que feu mon époux m'avait fait à ma fête; il était à la vente du cabinet du Maréchal de ***, grand amateur, qui s'était ruiné pour rassembler des objets rares; on exposa les deux magots; le Duc de C..... mit l'enchère dessus. M. d'Orville en avait envie; voulant faire voir au Duc qu'il avait autant que lui les moyens de contenter ses fantaisies, il couvrit l'enchère; l'autre monta encore; enfin d'enchère en enchère, les magots montèrent à cinq mille deux cents dix-huit livres onze sous. Le

Duc, qui n'avait peut-être pas vingt-cinq louis, fut contraint de les laiser à mon mari. Quand il les enleva, son concurrent se vengea par quelques sarcasmes et des éclats de rire forcé; mais mon mari était au-dessus de ces petitesses, et il vint m'offrir son emplette. J'étais charmée pour toutes sortes de raisons de conserver ce cadeau, et je suis désolée d'en être privée. Le Vicomte, qui intérieurement souriait de pitié, consola la Dame avec sa politesse ordinaire; l'assura qu'elle pouvait disposer de l'appartement qu'il lui avait offert, jusqu'à ce que les siens fussent en état de la recevoir, et il la quitta pour prendre quelque repos.

## CHAPITRE XXII.

*Conjectures sur l'incendie. — Réunion de deux amis.*

Dumont, tout en donnant ses soins pour arrêter les progrès du feu, faisait des conjectures sur cet évènement ; il savait que le plus grand ordre régnait dans la maison de madame d'Orville, et qu'il n'était guères probable que l'imprudence des domestiques eut causé ce malheur. Il crut reconnaître la main meurtrière du Marquis. Le monstre, dit-il, aura cru causer la ruine de son innocente épouse ; et ceci est une méprise. Qui sait, pensa-t-il, s'il n'en va pas faire faire autant dans les terres de la Marquise, et peut-être même dans

celles de mon maître qui lui sont connues.

Il aborda le Vicomte, bien résolu de lui faire part de ses réflexions ; mais celui-ci le prévint en lui contant ce qui lui était arrivé pendant l'incendie. Dumont frappa du pied. Est-il possible, dit-il, que je fusse éloigné de vous dans ce moment ! le misérable n'aurait pas échappé !

Volmerange ne put s'empêcher de partager ses craintes sur les mauvais desseins de Verseuil, et il écrivit sur le champ aux fermiers de la Marquise, qui étaient aux environs de la capitale, afin qu'ils fissent la plus sévère attention pour empêcher un malheur.

Il prit la même précaution envers les siens, et résolut, s'il ne pouvait rien faire à Paris en faveur de son amie, de retourner auprès d'elle pour la préserver de tout accident.

Il

Il était nécessaire qu'il vit Valville pour savoir où en étaient les choses ; en conséquence il s'habilla et fut le trouver de bonne heure. Celui-ci fut charmé de le voir ; il venait d'écrire aux Dames pour leur apprendre que Dorothée avait été empoisonnée la veille ; qu'il paraissait que ce n'était pas elle qui s'était donné la mort, puisqu'on lui avait promis le matin sa liberté, et une pension si elle donnait des renseignemens pour faire arrêter le Marquis. Ma lettre n'est pas partie, dit le Chevalier ; cet évènement changeant la tournure de l'affaire, je suis d'avis que nous retournions chez mademoiselle de Volmerange ; qui sait si votre ennemi ne dirigera pas ses tentatives de ce côté-là ?

Les opinions des deux amis étant conformes, tout fut bientôt prêt pour leur départ ; le Vicomte voulut néan-

moins repasser à l'hôtel de la Marquise, autant pour faire voir à Valville, l'originale madame d'Orville, que pour prendre congé d'elle.

Ils trouvèrent la Dame au lit, elle était entourée de ses femmes et de ses chiens, dont heureusement un seul avait péri ; elle annonça à ces Messieurs qu'elle était accablée de vapeurs, et qu'elle craignait que l'accident de la nuit ne lui causât quelque maladie fâcheuse. Comme le vif coloris de son large visage démentait son assertion, le Vicomte resta parfaitement tranquille sur les suites de ce malheur ; il quitta la Dame, fit des adieux très affectueux à son fils ; et ayant recommandé au portier la plus exacte vigilance, il monta en voiture avec Valville et Dumont, qui depuis long-temps était plutôt son ami que son domestique ; et tous trois prirent la route du château de Volmerange.

## CHAPITRE XXIII.

*Peu important.*

Ils trouvèrent madame de Verseuil bien portante, et n'ayant plus que des rougeurs. Hermina avait fait une chûte, et on craignait que l'espoir d'avoir un héritier ne fut bientôt détruit.

Valville était fort mécontent de cet accident qui, heureusement n'eût pas de suite ; quelques jours après il n'y paraissait plus, et si on eut été à l'abri des noirceurs de Verseuil, la tranquillité aurait été parfaite.

Madame de Valville avait écrit à la Baronne de Lubersac, pour lui apprendre qu'elle n'avait pas été atteinte de la petite-vérole ; elle la priait de

lui mander si la peur n'avait pas eu plus d'influence sur sa santé que le mauvais air lui-même ; elle desirait, écrivait-elle, apprendre qu'aucun accident n'eut altéré ses charmes. Le stile de sa lettre, dont elle avait gardé une copie, fit rire son époux. Mad. de Lubersac qui, malgré ses ridicules, n'était pas dépourvue d'esprit, comprit parfaitement qu'on se moquait d'elle, et ne répondit pas.

Les jours s'écoulaient paisiblement, mais tristement. Eugénie, heureuse d'être sans cesse avec le Vicomte, oubliait peu à peu la catastrophe qui avait failli leur coûter la vie ; mais celui-ci ne pensait pas tout-à-fait comme elle, il avait cru un moment posséder une femme charmante, et il se voyait réduit à n'être que son ami ; il la respectait trop pour former un desir contraire à son honneur, et il se voyait

loin d'être heureux. Ses réflexions à ce sujet lui donnaient souvent un air contraint, dont Eugénie s'apperce-vait à merveille ; elle lui en faisait la guerre ; il se défendait mal, et la pauvre Marquise croyait qu'il l'aimait moins, et pleurait en secret ; quel-quefois aussi elle épanchait ses cha-grins dans le sein de l'amitié. Hermina qui avait plus d'expérience qu'elle, et à qui d'ailleurs son mari, confident du Vicomte, avait parlé de son ennui, la rassurait autant qu'il était en son pouvoir ; voyant que ses consolations étaient inutiles, elle finit par lui lais-ser entrevoir la vérité. Voilà bien les hommes, dit douloureusement Eu-génie ! Ils nous aiment pour eux-mê-mes et non pas pour nous. Madame de Valville fit tout son possible pour combattre l'opinion qu'elle avait de l'amour de Volmerange, mais elle y

réussit faiblement. La Marquise, dont le cœur était pur comme le ciel, et qui adorait le Vicomte, sans autre but que le plaisir de le chérir et de le lui dire vingt fois par jour, ne pouvait comprendre que cela fut insuffisant pour le bonheur de son ami.

Pour distraire les deux amans de leurs chagrins, Valville et sa femme mettaient tout en usage ; ils y parvenaient quelquefois ; dans d'autres instans leurs soins étaient inutiles, et la Comtesse de Volmerange pensait souvent que leur tendresse diminuait et que l'affaire se terminerait par une rupture : cette crainte l'affligeait, car elle aimait presque autant Eugénie que son neveu ; elle s'était fait une douce idée de leur union, et les attentions délicates de la Marquise pour son beau-père, lui ayant fait connaître la bonté de son caractère,

elle espérait, avec elle jouir d'un bonheur sans nuage ; ses vieux jours auraient été filés d'or et de soie. Renoncer à cette douce perspective, était bien dur, et elle ne put s'empêcher de confier ses inquiétudes à Hermina ; celle-ci sourit, et la mit au fait de la situation des deux amans. Cette confidence rassura la douairière, et elle fit plus que jamais des vœux ardens pour la mort de Verseuil et le mariage de sa jolie veuve avec le Vicomte.

Ses souhaits seront-ils bientôt exaucés ? Espérons-le ; mais pour acquérir quelque certitude à cet égard, hâtons-nous d'arriver au chapitre suivant.

## CHAPITRE XXIV.

*Une cuisse cassée. — Si c'était lui ?*

Il y avait quinze jours que le Vicomte était de retour au château, et toutes les recherches depuis ce tems ayant été inutiles, on y avait renoncé, et on attendait, comme nous l'avons dit plus haut, que le destin changeât la face des évènemens.

On en était-là, lorsqu'un dimanche matin, le garde-chasse accourut au château ; il demanda à parler au Vicomte, celui-ci le fit entrer.

— Monsieur, dit le garde-chasse, j'ai surpris hier au soir un braconnier rodant autour du parc.

— Comment sais-tu que c'était un braconnier ?

— Pardi, c'est bien sorcier ! Il allait cherchant ; il tendait une corde à terre en tournant jusqu'auprès de la grille : c'était sans doute un piège qu'il voulait tendre pour prendre des lapins ?

— Imbécile ! pendant que la terre est couverte de fourrages et de grains ! tendre des pièges pour attraper du gibier ! S'il avait eu un fusil, encore passe !

— Vraiment, s'il n'avait pas de fusil, au moins avait-il de la poudre ; car j'en ai trouvé un baril auprès du soupirail de la cave qui passe sous les appartemens de l'aile droite du château.

— Un baril de poudre ! s'écria le Vicomte ! Malheureux ! Cet homme était bien plus dangereux qu'un braconnier ! Et qu'en as-tu fait ?

— Du baril ?

— Et non, morbleu ! de l'homme !

— Ah ! c'est une autre affaire, l'homme est chez nous, sur un lit ; et le baril est dehors à l'entrée des vignes, qui sont derrière notre maison ; je n'aime pas tant de poudre que ça si près de moi.

— Mais comment cet homme est-il couché tranquillement chez toi ? demanda encore le Vicomte ?

— Parbleu ! ça n'est pas bien malaisé à deviner. Quand j'ai apperçu le quidam, j'ai été pour m'en saisir ; mais il avait de bonnes jambes, il a pris la fuite ; il faisait clair de lune : après l'avoir poursuivi quelque tems, j'ai vu qu'il allait m'échapper, j'ai tiré dessus sans façon ; il a tombé en faisant des cris du diable ; j'ai été chercher mon fils pour m'aider à l'emporter : nous l'avons retrouvé qui jurait comme un damné. Quand nous avons

voulu le ramasser, il nous a salués d'un coup de pistolet; mais il n'avait pas la main sûre, et il a manqué son coup : alors Georges l'a fouillé, pendant que je lui tenais les mains ; il avait un autre pistolet, Georges l'a tiré en l'air, et nous avons emporté l'homme, malgré ses imprécations. Quand il a été chez nous, j'ai vu qu'il avait la cuisse cassée ; je l'ai laissé sur le lit de Georges ; et comme il était plus de minuit, je n'ai pas voulu venir vous déranger; je suis seulement revenu par ici, et c'est à ce moment que j'ai ramassé le baril.

Volmerange était vivement ému pendant ce récit: quand il fut achevé, il fit appeler Valville et Dumont pour les consulter sur ce qu'il devait faire; il n'y a pas de doute, dit celui-ci, que cét homme ne soit un agent de votre ennemi, et que son projet ne fut

d'incendier le château ; il faut le faire apporter ici, et envoyer chercher Blondel pour lui remettre la cuisse ; ensuite nous verrons ce que nous en pourrons faire ; peut-être pourra-t-il donner quelques éclaircissemens sur le scélérat que nous avons si inutilement cherché.

— Et si c'était lui, dit le Chevalier?

Oh ! si c'était lui ! répéta le Vicomte en sautant comme un écolier. Au moins, ajouta-t-il, en s'adressant au garde-chasse, as-tu pris les précautions nécessaires pour que ce misérable ne put se nuire à lui-même ?

Je l'en défie, dit celui-ci ; car, comme il voulait se démener et qu'il nous menaçait sans cesse, je l'ai garotté comme il faut ; je lui ai ôté son habit à cause de la chaleur ; et de la manière dont je l'ai arrangé, il ne peut plus remuer.

Volmerange envoya deux domestiques avec le garde-chasse pour l'aider à transporter le blessé au château, et il alla éveiller les Dames pour leur annoncer cette importante nouvelle. Mademoiselle de Volmerange rendit rendit graces à Dieu, et desira que ce fut lui ; Hermina forma le même vœu ; pour Eugénie, un sentiment d'horreur s'empara d'elle, et malgré ses forfaits, ou plutôt peut-être à cause d'eux, elle craignit de trouver son coupable époux dans l'incendiaire du château.

## CHAPITRE XXV.

*C'était lui-même.*

EUGÉNIE s'était levée ; mais renfermée dans sa chambre, elle redoutait un terrible éclaircissement des doutes qui assiégeaient son ame, et elle tressaillait au moindre bruit. Enfin, ce qu'elle appréhendait tant arriva ; les acclamations des domestiques, et le nom de Verseuil qui volait de bouche en bouche, apprit à la Marquise ce qu'elle craignait de savoir, et elle n'eût pas la force de sortir de chez elle pour chercher Hermina.

Celle-ci émue à l'aspect du Marquis, que le garde-chasse et son fils apportaient lié comme un scélérat, monta

vers Eugénie, pour soutenir son courage dans cette conjoncture délicate.

Pendant ce tems, l'infâme Verseuil était étendu sur une chaise longue dans le salon ; il souffrait des douleurs inouies ; mais à l'exception de quelques cris sourds que le mal lui arrachait, il gardait un silence farouche et promenait ses regards sinistres sur ceux qui l'entouraient. Blondel arriva presque aussitôt, il fit déshabiller le blessé ; on le dépouilla exactement pour être sur qu'il n'avait pas de poison sur lui ; ensuite on le mit dans un lit qu'on avait dressé dans une pièce voisine du salon, et le chirurgien, aidé de Dumont, lui remit la cuisse, mais il déclara que la fièvre était ardente, et qu'il ne répondait pas des suites de l'opération.

Cet arrêt ne fut pas prononcé assez

haut pour que Verseuil l'entendit ; il avait supporté l'opération avec assez de courage, et il montrait un grand calme ; mais une heure après la fièvre augmenta au point qu'il devint furieux, et qu'il fallut l'attacher dans son lit. J'ai prévu cet accès, dit Blondel ; mais je crains bien, s'il dure plus de vingt quatre heures, que son terme ne soit aussi celui de l'existence de cet homme.

Comme personne n'avait d'intérêt à conserver les jours de ce monstre, le discours du chirurgien causa peu d'émotion ; on ne l'avait secouru que par humanité, mais on préférait sa mort naturelle, ou tout au moins accidentelle, à la nécessité de faire punir ses crimes, et de se servir du glaive de la justice pour purger la terre de ce scélérat. D'après toutes ces considérations, on pense bien que

tous les habitans du château attendaient, avec une sorte d'impatience, la fin de la fièvre, dans l'espérance que ce serait aussi celle de sa vie.

On avait cru prudent de visiter exactement les caves du château ; on n'y trouva rien : mais la prétendue corde que le garde-chasse avait vu tendre, fut ramassée; c'était un boyau long de plusieurs toises, dont une extrémité s'étendait au loin dans la campagne, tandis que l'autre se dirigeait du côté du château. Vraisemblablement elle devait être ajustée après le baril pour produire une explosion. Ce n'est que du coupable que nous pouvons apprendre tous les détails de son projet : peut être les donnera-t-il?

## CHAPITRE XXVI.

*Le moment où chacun frémit.*

PENDANT toute la journée et la nuit suivante on veilla assiduement le blessé. Auprès du lit d'un homme vertueux, qui, pendant tout le cours d'une longue carrière, a rempli constamment les devoirs sacrés d'époux, de père et de citoyen, une famille éplorée, et quelquefois de vrais amis, pâles, respirant à peine, épient en tremblant, l'instant de la crise fatale où salutaire, qui doit leur enlever ou rendre à leurs vœux un objet si cher, chacun adresse en secret, à l'auteur de toutes choses, de ferventes prières pour obtenir son retour à la vie: ici, tous ceux que l'infâme Verseuil avait

opprimés étaient oppressés, si on peut parler ainsi, du poids de son existence, et le souhait le plus flatteur qu'on put faire en sa faveur était celui d'une prompte mort. Quel contraste ! Quel exemple pour ceux qu'un caractère indomptable entraîne dans toutes sortes d'excès ! Ah ! qu'ils s'en souviennent ! S'ils bravent pendant toute leur vie les lois divines et humaines, un jour viendra où ils ne pourront braver la mort, plus puissante que toutes les autorités ; elle viendra mettre un terme à leur dépravation, et ils ne pourront ni la fuir, ni la vaincre. J'espère que le lecteur me pardonnera cette digression ; je la termine et reviens à Verseuil.

Blondel, en levant l'appareil, déclara que la mortification des chairs commençait à s'opérer ; que la gangrène allait s'y mettre, et que la

faiblesse du Marquis ne permettait pas de tenter l'amputation. En effet, la fièvre commençait à tomber et la pâleur de la mort défigurait tous ses traits ; il avait prêté une oreille attentive aux paroles du chirurgien, et il comprit qu'il était perdu. Dès-lors tout son courage s'évanouit : lâche et féroce, tel était le caractère de Verseuil ! il craignait la mort plus que tout au monde, non par un principe religieux, ce scélérat était étranger à tout sentiment vertueux ; mais par l'amour de la vie, il regardait avec effroi l'instant de sa destruction ; et son abattement fut tel, en apprenant qu'il touchait au terme de son existence, qu'il augmenta le mépris de ceux qui l'entouraient.

Malgré ses souffrances, un sommeil pénible s'empara de ses sens ; mais son agitation, pendant sa durée,

fut visible ; et quelques mots qui lui échappèrent firent connaître qu'il était en proie à une secrette ho reur.

Dumont et le chirurgien étaient dans sa chambre : aprés une heure de repos ou plutôt d'anéantissement, il ouvrit les yeux et fit signe au chirurgien d'approcher. Monsieur, lui dit-il, croyez vous certain que je ne puisse en réchapper ; parlez-moi sans déguisement. Je dois vous avouer, répondit Blondel, qu'un miracle seul pourrait vous sauver ; d'ailleurs, si par impossible, je parvenais à vous tirer d'affaire, que vous servirait de recouvrer la santé ; vous êtes au milieu de tous ceux que vous avez opprimés ; comment pourriez-vous espérer d'eux l'oubli de tant de crimes ; votre dernier attentat seul suffirait pour vous perdre.

Ainsi, s'écria le mourant, de quel-

ques manières que les choses tournent c'est fait de moi. Il se fit alors un profond silence, et Verseuil parut, pendant un quart-d'heure, livré à de sérieuses réflexions ; enfin le sentiment impérieux qui poursuit l'homme à son dernier moment, s'empara de lui ; il reconnut la divinité, qu'il ne pouvait plus outrager ; et la crainte des châtimens éternels le fit frémir.

Après bien des combats intérieurs, l'espoir d'expier une partie de ses forfaits, le détermina à l'humiliation d'un aveu pénible, à la vérité, mais qu'il jugea méritoire dans la circonstance où il se trouvait.

## CHAPITRE XXVII.

*Confession horrible.*

Cette résolution une fois prise, il voulut l'exécuter sans délai ; en conséquence, il pria Dumont de rassembler autour de lui les habitans du château, sans en excepter Louise. Surpris d'une pareille commission, celui-ci courut à la hâte tous les appartemens pour faire le message dont il était chargé. Chacun fut étonné d'en être l'objet, et la Marquise assura que rien au monde ne la ferait trouver avec son indigne époux ; elle demeura donc seule pendant que tous ses amis passèrent chez le mourant.

Hermina se doutait bien que Verseuil avait un motif quelconque, pour

exiger ce rassemblement ; et que sa femme n'en serait pas exceptée ; elle comprenait aussi par l'émotion pénible qu'elle éprouvait, combien cette entrevue devait paraître cruelle à la sensible Eugénie ; cependant elle ne voyait pas de moyens pour lui éviter cet assaut.

Le Marquis promena ses regards autour de lui, et s'apperçut bientôt de l'absence de son intéressante épouse, et il la demanda instamment. Valville lui observa que cet instant pénible lui causerait une grande révolution ; à peine, ajouta t-il, est-elle rétablie de l'affreuse maladie que votre apparition lui a occasionnée ; voulez-vous encore être cause d'accident aussi funeste ?

Monsieur le Chevalier, répondit le mourant, l'intérêt que la Marquise vous inspire est sans doute bien légi-

time ;

time ; moi seul ai pu méconnaître le mérite de la plus douce créature, mais songez que je touche à ma dernière heure ; la voir encore une fois, et entendre de sa bouche l'assurance de mon pardon, est une grace précieuse à mes yeux ; prêt à monter sur l'échafaud, elle me serait accordée ; serez-vous plus inflexibles que mes juges ne pourraient l'être ?

Mademoiselle de Volmerange fut la première à opiner pour qu'on allât chercher sa jeune amie, et madame de Valville fut chargée de la décider à paraître : cette tâche aurait été pénible pour tout autre ; mais Eugénie qui, depuis sa naissance, était soumise aux volontés d'autrui, s'y plia encore dans cette circonstance, et malgré sa répugnance, elle se laissa entraîner.

Quand elle parut dans l'apparte-

ment, un rayon de joie brilla dans les yeux presque éteints du Marquis. Approchez, Eugénie, lui dit-il, et venez contempler le fruit du crime ! Quelle différence entre nous deux ! vous avez souffert de ma barbarie pendant plusieurs années ; mais la tranquillité d'une conscience pure vous a soutenue dans vos chagrins, et moi pour me procurer des jouissances criminelles et contenter des passions déréglées, je me suis donné des peines infinies ; j'ai commis tous les forfaits et jamais je n'ai goûté de plaisirs sans remords. Malgré tout ce que vous avez vu de moi, vous ne connaissez qu'une faible partie de mes odieuses actions ! Si le ciel m'accorde encore quelques heures d'existence, vous apprendrez des détails dont vous frémirez d'horreur.

Il était difficile que ce sentiment

put s'accroître dans l'ame des assistans, et un morne silence régnait dans l'assemblée. Ce fut encore le mourant qui le rompit, voyant qu'on attendait la suite de son discours ; il continua ainsi :

J'étais né avec un caractère impérieux ; la faiblesse de mon ayeule et de ma mère augmenta mes défauts ; je les contractai bientôt tous. Mon père, plus ferme que les deux femmes qui jusqu'alors avaient pris soin de mon éducation, m'arracha de leurs bras et me mit au collège ; j'étais encore dans l'enfance, mais je jurai dès-lors de me venger de sa tyrannie.

Le Marquis raconta alors tout ce que son père avait dit à sa bru ; il continua ainsi : La mort de ma mère aurait du m'inspirer des remords, puisque je ne pouvais me dissimuler que mes égaremens avaient avancé la

fin de ses jours, je ne vis dans cet évènement qu'un acheminement à jouir d'une partie de mon patrimoine, et contractai d'avance des dettes ruineuses ; il est vrai que je savais m'y prendre de manière à les acquitter tour-à-tour sans bourse délier. Je n'avais pas honte de donner une récompense à des scélérats qui se chargeaient de me rapporter mes billets ; je ne m'informais pas des moyens qu'ils employaient pour s'en emparer, mais la voie publique m'a souvent appris que plusieurs infortunés avaient payé de leur vie leur zèle à m'obliger.

Je fus cependant forcé de renoncer à ce moyen ; je craignais d'acquérir une célébrité dangéreuse, d'ailleurs j'étais encore sous le joug de l'autorité paternelle, et si mes écarts fussent venus aux oreilles de mon père, cet homme respectable aurait tout

sacrifié pour éviter son déshonneur ; je n'ignorais pas jusqu'où allait la sévérité de ses principes, et j'arrêtai, ou plutôt je suspendis le cours de mes odieux exploits.

J'atteignis bientôt l'age de majorité, je me crus alors au faîte du bonheur ; je ne connaissais pas les clauses du contrat de ma mère, mais je jugeais le cœur de son époux par le mien ; la considération et les égards qu'il lui avait toujours témoignés m'avaient persuadé qu'il tenait d'elle toute sa fortune ; d'après le ton de notre maison je la jugeais brillante, et je tressaillais de joie à la seule pensée que presque toute la totalité d'un bien immense allait m'appartenir.

Ma joie fut bien diminuée quand mon père me rendit le compte que je lui avais demandé ; la dot de ma mère et son douaire embrassaient à-peu-

près le quart des biens. Le Marquis voyant que j'étais désagréablement surpris, m'instruisit de l'état d'infortune où mademoiselle de Louvigni était réduite avant leur union, et il ajouta froidement : vous devez vous trouver heureux que mes parens aient fait d'aussi grands avantages à leur bru, sans cette circonstance vous n'auriez rien à prétendre pendant ma vie.

Je me promettais bien tout bas, pendant son discours, qu'il ne jouirait pas long-tems de ce qui allait lui rester. Pour l'instant je ne pouvais rien dire, aussi je dissimulai ma rage, et je me dédommageai de la privation momentanée que j'étais contraint de subir, en consummant le capital du bien de ma mère, à la place des revenus qui ne pouvaient pas suffire à mes prodigalités.

Deux ans furent assez pour tout

engloutir, encore mes domestiques n'étaient-ils pas payés de leurs gages; et connaissant ma férocité, ils m'avaient tous abandonnés sans demander leur compte.

J'étais si bien connu, que je restai quinze jours seul. A la fin Bernard se présenta; ce malheureux était sorti des galères depuis peu, il ne me fit pas tout de suite cette confidence, mais sa physionomie sinistre n'était pas équivoque, elle me plut au premier coup-d'œil, et je devinai qu'il était capable de tout.

Un valet de sa sorte était un trésor pour moi. Je n'avais pas un sou, mais il m'apprit bientôt les moyens d'en avoir; je m'introduisis dans les maisons de jeu; Bernard trafiquait de son côté; souvent, au lieu d'avoir de l'argent à lui donner, je partageais encore le fruit de ses escroqueries,

et nous nagions dans l'abondance.

Cependant mes talens furent bientôt connus dans plusieurs maisons de la capitale ; les joueurs les plus intrépides refusèrent de faire ma partie. Je jugeai convenable de disparaître pour un tems, et nous partîmes pour Marseille.

Pendant ma fureur pour le jeu, j'avais négligé le commerce des femmes ; l'oisiveté dans laquelle je vivais, me fit desirer quelque objet qui put remplacer le vide que j'éprouvais; un amour honnête n'était pas fait pour mon cœur corrompu ; la société des femmes publiques n'offrait pas non plus une carrière assez étendue à mon système de dépravation. Faire du mal était mon bien suprême, et il me fallait des victimes pour que je me crusse heureux.

Je séduisis plusieurs filles, sous

promesses de mariage, que j'avais-soin de signer d'un nom supposé, et quand les suites de leurs faiblesses se manifestaient, je m'éloignais et les laissais en proie aux remords et au courroux de leur famille offensée.

Pour laisser quelque intervalle et varier mes plaisirs, je fus faire une visite à mon père. Pendant mon séjour au château, Bernard, qui cherchait toujours les moyens de nuire et les ressources convenables pour le faire avec impunité, découvrit la route souterraine qui conduisait du pied de la tour dans les rochers; il n'ignorait pas l'opinion des paysans sur l'existence d'esprits infernaux dans cette partie du château, il alimenta cette créance, et la fortifia même par des récits effrayans, et s'étant sans peine emparé des clefs de cette tour, il m'annonça que nous

étions assurés d'une retraite impénétrable si nous en avions besoin.

La disposition de ce triste séjour m'inspira des projets nouveaux. Séduire des créatures sans expérience, était devenu pour moi une jouissance insipide, je pris donc une autre marche ; toutes celles qui avaient le malheur de me plaire étaient enlevées ; je savais leur tendre des embûches pour les éloigner du toit paternel, et alors elles étaient apportées dans la tour ; il y en a eu jusqu'à cinq à la fois : de gré ou de force, elles étaient tour-à-tour sacrifiées à mes infâmes desseins, et de mes bras elles passaient dans ceux du vil agent de mes crimes.

( Ici tous les auditeurs de cette horrible confession, manifestèrent leur indignation par des gestes non équivoques. ) Vous frémissez, reprit

Verseuil ; ce sentiment d'horreur va bien s'accroître dans quelques momens.

Ces malheureuses créatures, dévorées de chagrins, d'ennui et de honte, reléguées séparément dans des chambres mal meublées, devenaient peu à peu languissantes ; trois d'entr'elles se trouvèrent enceintes. Cette circonstance m'effraya. Que ferons-nous, dis-je à Bernard, de ces femmes ? Au moment où elles accoucheront, les gémissemens des mères, les vagissemens des enfans nous trahirons certainement ? Il faudrait trouver un moyen de s'en débarrasser et de les éloigner assez pour que leurs plaintes et le récit de leurs aventures ne puissent pas nous compromettre.

Bernard sourit. Me laissez-vous le maître, me dit-il, d'agir à ma volonté ?

Je pressentis ses desseins atroces ; mais capitulant en quelque sorte avec ma conscience, dont le cri se faisait entendre en ce moment, je voulus rester dans l'ignorance, et je partis pour Aix avec mon père, qui y avait quelques affaires, laissant Bernard maître absolu de la destinée de ces malheureuses victimes. ( J'ai oublié de vous dire que redoutant l'œil pénétrant du Marquis, j'avais dérobé, autant que possible, à ses regards, mon exécrable valet, et il l'avait à peine entrevu. )

Je lui avais enjoint de venir me retrouver à Grasse, où je comptais me rendre en quittant mon père, que je laissai en chemin pour revenir chez lui : le scélérat y était avant moi, il m'annonça avec une joie barbare que nous étions hors d'inquiétude sur le compte de mes prisonnières, et sans

attendre de questions sur cette odieuse affaire, il m'apprit qu'un breuvage de sa composition leur avait donné une mort prompte et douce, (ce fut son expression) et que dans le silence d'une nuit très-obscure il les avait jetées à la mer. Ainsi périrent à la fois six créatures innocentes, dont les familles ignoraient la destinée, et trois enfans prêts à naître.

Dans ce moment tous les auditeurs de cet affreux récit laissèrent échapper un cri d'horreur ; celle d'Eugénie fut telle qu'elle s'évanouit ; le mourant lui-même eut une longue faiblesse ; on lui donna machinalement les mêmes secours qu'à son infortunée compagne, et ayant repris un peu de forces, il continua de la sorte.

## CHAPITRE XXVIII.

*Fin de la Confession. — Enfin il est mort.*

MALGRÉ ma scélératesse, la barbarie de mon complice m'anéantit; mais mes dépravations m'avaient rendu esclave de cet homme, et je dissimulai l'horreur qu'il m'inspirait; je fus même forcé de récompenser un forfait que je détestais dans mon cœur; l'image des victimes de ma lubricité me suivant par-tout, je pris la poste et revins à Paris.

Ce dernier crime, en aiguisant mes remords, suspendit le cours de mes occupations ordinaires, et pendant dix-huit mois je commis peu d'excès: néanmoins, comme le faste et la

dépense étaient inséparables de mon existence, je contractai des dettes nombreuses, d'autant plus considérables, que ne pouvant plus faire de dupes, je fus obligé d'avoir recours à des usuriers qui, profitant de mon embarras et de mon peu de crédit, me donnaient à peine les deux tiers des sommes portées dans mes billets.

Cette dernière ressource s'épuisa; je me vis pressé de toutes parts, et je priai mon père de venir à mon secours; il me refusa. Vouloir vous dépeindre ma rage serait un effort inutile. Le Marquis, meilleur pour moi que je ne méritais, m'offrit un azile chez lui; je ne voulais pas l'accepter, Bernard m'exhortait à m'y rendre: enfin, une saisie sur tout ce qui m'appartenait, me décida; je partis, où plutôt je pris la fuite, et rentrai encore une fois sous le toît paternel.

Mon digne père réchauffa donc encore dans son sein le serpent qui devait l'étouffer ; il me reçut avec bonté, mais Bernard lui déplut, et il m'engagea à lui donner son compte. Je fis valoir ses longs services, ses bons conseils, et je parvins à le garder avec moi.

Son influence ne tarda pas à s'etendre sur l'être respectable qui me donnait azile, quand ma mauvaise conduite *connue* lui aurait cent fois acquis le droit de me rejetter loin de lui. Bernard me raillait chaque jour de la tutelle sous laquelle j'étais réduit ; elle n'est pas prête à finir, répétait-il sans cesse ; le bon-homme est encore vert, et il vous enterrera peut-être. Ces paroles redites souvent, allumèrent mon imagination ; je me rappelai le peu qui m'était revenu du chef de ma mère, et je

trouvai

trouvai tout naturel d'entrer en possession d'un héritage qui devait un jour m'appartenir.

Néanmoins, les sollicitations du monstre qui me guidait ne furent pas assez puissantes pour me porter au dernier crime; je ne pus me résoudre à priver de la vie celui à qui j'en étais redevable; et parricide à demi, je prononçai l'arrêt de sa proscription. Ainsi, par cet arrangement, mon père fut rayé de la liste des vivans sans mourir, et il exista sans jouir de la vie.

J'avais formellement dicté mes volontés à Bernard, et la crainte d'être peut-être à son tour victime de ma vengeance, le porta à m'obéir.

Je fis au Marquis des funérailles magnifiques, et tous mes vassaux furent dupes de mes sentimens; cependant si j'héritai du fief, je n'eus

pas les mêmes droits sur leurs cœurs, et tous les habitans de mon domaine me haïrent cordialement.

Je recommençai bientôt à vivre comme par le passé ; cependant je composai mon extérieur ; je prévoyais que j'aurais peut être un jour besoin qu'une riche héritière vint rétablir mes facultés, et je parvins à détruire en partie la mauvaise réputation que ma conduite passée m'avait acquise. Le public, toujours indulgent pour ceux que la fortune a favorisés, traita mes excès d'erreurs de jeunesse, et les oublia peu à peu.

Quelques années se passèrent de la sorte, et je me trouvai de nouveau accablé de dettes. Ce fut dans ce tems que je fis connaissance de monsieur Morange. Hermina me plut, et l'envie de la posséder réveilla l'habitude du crime, que mon nouveau genre

d'existence avait en quelque sorte assoupi. Ce n'était pas assez de sa personne, toute intéressante qu'elle fut, il fallait encore une partie de sa fortune ; vous ne savez que trop comment je m'y pris pour venir à mon but, et comment elle fut victime de sa vertu.

Malgré tous les dehors que j'avais affectés depuis cinq ans, je savais bien qu'il me serait difficile de trouver une compagne à Paris, où j'étais parfaitement connu ; je dressai donc mes batteries pour réussir dans ma province ; j'avais vu plusieurs fois à Aix le Baron de Volsange, je lui avais entendu dire qu'il avait une fille qu'il élevait dans une de ses terres ; il annonça devant moi que cet enfant chérie ayant près de seize ans, il allait monter une maison à Paris, pour perfectionner son éducation et

l'établir ensuite. Une fille unique, de grands biens, un père auquel son peu d'habitude dans la capitale laisserait ignorer tout ce que le public savait sur mon compte, que de motifs pour exciter ma cupidité. Je conçus le projet de devenir à quelque prix que ce fut le gendre du Baron.

Pour commencer mon attaque, je fis épier ses démarches quelques mois avant son départ, j'appris qu'il devait aller passer quelque tems chez un nommé M. de S.t-Luc, qui possédait une fort belle terre à quelques lieues d'Aix ; j'étais reçu chez ce gentilhomme, je m'y rendis aussi, et j'eus pour le Baron tous les petits soins, toutes les prévenances qui pouvaient le mettre dans mes intérêts; je fus bientôt de ses amis, mais ce n'était pas assez, il fallait une occasion décisive, ou une plus longue

intimité pour motiver ma demande, encore craignais-je un refus. Pour éviter cet échec, je résolus de forcer le Baron à m'offrir ce que je n'osais demander.

J'arrangeai donc une partie de chasse; Bernard, placé dans un taillis épais, effraya le cheval du Baron, naturellement ombrageux, l'animal se cabra et emporta son cavalier à travers le bois; M. de Volsange aurait dû être tué dans cette rencontre, mais tout était prévu; je l'attendais de pied ferme à quelques pas de là; je barrai sans peine le passage au coursier, et son maître descendit à l'aide de mon bras, car il avait quelques contusions aux jambes.

Le Baron était parvenu à cet âge où on connaît le prix de la vie, certain que sans moi sa perte était assurée, il ne savait dans quels termes

me remercier. Que puis-je vous offrir, répétait-il, pour gage de ma reconnaissance et de mon amitié ? Ah ! Monsieur le Baron, m'écriai-je avec une feinte modestie ! J'ai rempli mon devoir et vous ne me devez rien ; mais si vous vous obstinez à vouloir récompenser ce léger service, j'y mettrais un prix si haut, que vous vous repentiriez bientôt de m'avoir laissé le maître d'en fixer la valeur !

Que voulez-vous dire, reprit le Baron ? Aurai-je en ma possession quelque bijoux qui vous fut agréable ! — Oui, monsieur ! et un si précieux, que je n'oserais porter mes prétentions jusques-là ! D'ailleurs, ajoutai-je, avec feu ! N'allez-vous pas dans peu enlever à la Provence cet objet charmant ? — Comment ! s'écria le vieillard étonné ! Connaîtriez-vous ma fille ? — Que trop pour mon re-

pos ! ( Jamais je ne l'avais apperçue ) — Et c'est d'elle que vous me parliez ! Il fallait sans tant de préambule ; aller droit au fait ; vous êtes d'un âge raisonnable , de bonne famille , et dans l'opulence ; Eugénie est jeune , jolie ; vous lui avez conservé son père , c'est à elle à m'acquitter envers vous !

A cette assurance flatteuse , je feignis des transports si grands , que le bon monsieur de Volsange crut avoir assuré le bonheur de sa fille en me la promettant ; il m'accabla de caresses , et il s'engagea à me présenter à ma future les jours suivans ; mais craignant que la fille ne me trouvât pas aussi aimable que le père , je trouvai aisément le prétexte d'un voyage très-long et indispensable , pour quitter le lendemain la maison de monsieur de S.t-Luc.

Le Baron, fâché de ce contre-tems, dont je feignis d'être au désespoir, me quitta avec regret, et me donna rendez-vous à Paris.

Vous savez le reste de mon exécrable histoire, jusqu'au moment où le Vicomte de Volmerange arriva à *** délivrer mes prisonniers. J'arrivai moi-même au château presque au même instant ; mais une conversation que j'entendis entre deux petites paysannes me mit au fait de ce qui se passait ; et tournant la bride de mon cheval, je repris la route de Marseille.

J'avais peu d'argent sur moi ; la procuration de madame de Verseuil ne m'avait été d'aucune utilité pour la vente des immeubles provenant de la succession de son père, parce qu'elle était mineure. Personne n'avait voulu traiter avec moi, malgré le

le prix modique que je demandais de chaque propriété. Je n'avais pour toutes ressources qu'un petit coffret contenant quelques diamans appartenans au feu Baron ; je les portai à la hâte chez un joaillier de Marseille. Cet homme me connaissait, et voyant que j'étais pressé de les vendre, il me donna tout au plus les trois quarts de ce qu'ils valaient ; et je me trouvai possesseur d'à-peu-près vingt-cinq mille francs, tant en or qu'en lettres de changes payables à vue chez un des meilleurs banquiers de Gênes. Je voulais me rendre dans cette ville, et cet arrangement me convenait.

Je trouvai en rade à Marseille une felouque prête à mettre à la voile ; cette circonstance était trop heureuse pour que je n'en profitasse pas ; je pris le nom de Derval, et m'embar-

quai. La traversée fut heureuse. En arrivant à Gênes, je me rendis chez mon banquier ; mais craignant d'être connu dans cette ville, où j'avais, peu de tems avant, conduit la pauvre Louise, je mis tout mon argent en traites sous le nom de Bergerel, et je m'embarquai le lendemain pour Livourne. Durant la traversée, je m'accostai d'un jeune homme nommé Simonet ; sa mauvaise mine me fit juger que c'était quelque garnement proscrit de sa famille. Je ne me trompais pas ; et ce garçon, fuyant pour des tours qui passaient l'espiéglerie, ne savait où porter ses pas. Je le pris à mon service et lui donnai ma confiance.

Il m'observa que malgré mes précautions, je pourrais être reconnu tôt ou tard, et que d'ailleurs je me trouvais expatrié pour toujours : vos

finances s'épuiseront, dit-il, et vous tomberez dans la misère, au lieu qu'en France vous serez toujours à portée de vous tirer d'affaire et de rattraper quelque chose de votre fortune. Avec de la ruse et du courage on vient à bout de tout ; il faut vous arranger de façon que vous passiez pour mort.

Je goûtai cet avis, et quelque tems après, nous promenant sur le soir, nous vîmes une barque qui avait fait naufrage, et découvrîmes un corps que la mer avait jetté sur la pointe d'une roche. Simonet, aussi alerte qu'adroit, gravit la roche, fit rouler à mes pieds le cadavre ; nous le dépouillâmes à la clarté de la lune, je lui passai mes habits, mes papiers et ma montre, et mettant dans sa bouche un de mes pistolets, je lui fis sauter le crâne ; toute la mâchoire

fut fracassée. Le bruit des vagues et d'un vent très-fort avait couvert le coup ; nous traînâmes le corps sur le rivage, à une portée de fusil du port, et ayant recouvert mes vêtemens fangeux d'un manteau, nous regagnâmes notre auberge. Je quittai cette ville bientôt après, et je rentrai en France. Ma mort avait été publiée. Je changeai encore de nom, et ayant pris celui de Robertson, je rejoignis Dorothée, qui était devenue femme publique, et je demeurai avec elle.

Ce fut dans cet azile, bien digne de ceux qui l'habitaient, que j'appris votre prochain mariage. Je formai le projet d'en empêcher la célébration, et même d'enlever Eugénie; mais ne pouvant la posséder publiquement, je résolus d'étendre ma rage sur tout ce qui lui appartenait. Je donnai des instructions à Simonet pour mettre le feu à son hôtel ; je

savais qu'il était presque inhabité, et je comptais, à la faveur de l'incendie, m'introduire et m'emparer de quelques objets précieux et même de l'argent qui pourrait s'y trouver : la conformité des deux hôtels causa la ruine de la financière, et je ne retirai de cet attentat que la rage d'avoir échoué.

Dorothée était en prison; sachant qu'elle balançait et qu'elle était prête à me trahir, je résolus de la sacrifier à ma sûreté. Je n'avais plus assez d'argent pour passer en pays étranger, ni pour me soustraire long tems aux regards de l'autorité; je me délivrai donc d'elle sans obstacle. Je faisais remettre tous les jours au guichet quelques alimens, pour adoucir sa situation; je lui fis passer deux biscuits empoisonnés : et quelque tems après, m'étant procuré, à force

d'argent, tous les objets nécessaires, je vins ici, avec le projet de faire sauter la partie du château qu'habitaient ma femme et son amant. Je suis puni de cet attentat ; j'ai bien mérité la mort. Puisse le ciel borner là le châtiment de mes crimes ! J'en aurai l'espérance, si votre pardon précède la fin de ma vie !

Verseuil, épuisé par le récit de ses crimes, se tut; il l'avait achevé avec une peine infinie ; et sans les secours multipliés que lui donnait Blondel, curieux d'entendre jusqu'au bout l'aveu de tant d'atrocités, jamais il n'aurait pu finir. Voulant tout savoir, Dumont lui demanda ce qu'était devenu Simonet. Il était dans les champs, à l'autre bout de la corde, répondit le mourant ; sans doute, au bruit du coup de fusil il aura pris la fuite.

La chose était assez vraisemblable, et comme on était peu en peine des desseins de ce misérable, on s'en occupa peu. ( Il fut condamné aux galères quelque tems après pour de la contrebande. )

Après avoir assuré le coupable des vœux sincères qu'on faisait au ciel pour son salut, on le laissa aux soins du Curé qu'il avait demandé.

Il mourut une heure après entre ses mains. Quand la nouvelle de sa fin fut apportée à mademoiselle de Volmerange, elle embrassa son neveu : enfin il est mort, lui dit elle ; il ne reviendra pas cette fois nous empêcher d'aller à la noce. Chacun pensait comme elle ; mais Eugénie fut si agitée des évènemens qui se succédaient depuis la veille, qu'elle fut obligée de se mettre au lit.

## CHAPITRE XXIX.

*Suite du précédent.*

On enterra le Marquis le plus secrettement possible, et tous nos amis admirèrent par quels ressorts secrets la providence conduit toutes choses. La fin du scélérat Verseuil était une preuve frappante qu'elle ne laisse rien d'impuni. Après avoir gémi des attentats de ce misérable, tous convenaient que les choses avaient tourné de la manière la plus satisfaisante pour la veuve et pour ses amis, en évitant tous les désagrémens inséparables de l'issue de cette affaire si elle eut tourné autrement.

Eugénie fut malade pendant quelques jours ; mais enfin la raison, son

propre intérêt, et les consolations de l'amitié rétablirent le calme dans son ame, et elle convint aussi que tout était terminé de la façon la moins embarrassante.

Comme le Vicomte n'osait pas reparler tout de suite de l'hymen interrompu, il résolut, pour l'accoutumer à l'idée d'une union prochaine, de faire des heureux, en attendant qu'il put l'être lui-même.

En conséquence, huit jours après la mort de son ennemi, il maria Dumont avec Louise; et voulant récompenser le garde-chasse, il fit épouser à Georges la femme de-chambre de sa tante.

On donna à cette nôce toute la solennité possible. Pendant plusieurs jours le bal ne cessa pas, et l'amoureux Vicomte obtint que son amie deviendrait son épouse le mois suivant.

Le terme lui semblait un peu long ; mais ne pouvant l'abréger, il fut obligé de se conformer aux volontés de la Marquise : certain que rien ne pourrait plus mettre obstacle à ses desirs, il résolut de supporter son mal patiemment ; et dès cet instant la joie reparut au château et vint animer de nouveau tous les plaisirs que la douairière ne manquait pas de faire naître chaque jour.

## CHAPITRE XXX.

*Un inconnu ; quel était-il ?*

Pendant que les habitans du Château jouissaient de toutes les douceurs de l'amitié, un inconnu se présenta, et demanda à parler à la Marquise ; le Vicomte qui redoutait de nouveaux incidens voulut être présent à cette entrevue.

Louise introduisit dans la chambre de sa maîtresse un homme âgé, d'une physionomie respectable ; madame, dit-il à Eugenie, je n'ai pas l'honneur d'être connu de vous, mais mon nom ne vous est peut-être pas tout-à-fait étranger, je me nomme Montbrai. Ah ciel, s'écria madame de Verseuil, seriez vous le père d'Eléonore. —

Oui, madame, quand ma fille me fut enlevée le chagrin que j'eus de sa perte altera ma santé, et mes amis me conseillèrent de voyager pour me distraire ; un d'eux s'offrit de m'accompagner, nous partîmes, et pendant plus d'un an nous avons parcouru plusieurs cours de l'Europe.

Les distractions inséparables d'un voyage de long cours firent diversion à ma juste douleur, mais je n'oubliai pas mon enfant ; je revins à Marseille avec la triste pensée que je ne l'y trouverais pas.

Quelle fut ma surprise en arrivant dans mes foyers d'apprendre la déplorable aventure où mon Eléonore jouait un si triste rôle, je sus tout ce qui lui était arrivé et sa fin malheureuse ; pour le fruit de sa faiblesse, personne ne put m'en donner aucunes nouvelles, on se borna

à me dire que quelques semaines avant votre emprisonnement, et plusieurs jours aussi avant l'enlèvement de ma fille, vous aviez reçu et adopté une petite fille qui était sans doute la sienne, mais on ne pût m'instruire de sa destinée; désirant reporter sur cette innocente créature toute la tendresse que j'avais pour sa mère, je viens vers vous, madame, pour vous prier de m'apprendre ce qu'elle est devenue.

Eugénie attendrie de la douleur de ce père infortuné fit tous ses efforts pour le consoler, elle lui raconta ce qui avait rapport à sa petite fille, ensuite elle fit venir Louise et présenta l'enfant à son ayeul.

La petite créature était jolie comme un ange, et commençait à se faire comprendre, monsieur Montbrai l'accabla de caresses, il assura ma-

dame de Verseuil que toute sa fortune serait pour Eulalie.

Je vous remercie pour elle de votre générosité, répondit Eugenie, mais j'espère que vous ne m'enlèverez pas un enfant que, depuis sa naissance, j'ai régardée, avec raison, comme étant à moi. Je n'aurai pas cette ingratitude, répondit le négociant, ayant quitté le commerce je vais me fixer à Paris, je la laisse à vos soins maternels, mais je vous demande une grace, c'est d'être admis quelque fois chez vous pour être témoin de vos bontés pour cet enfant du malheur.

Cette demande fut accueillie comme elle devait l'être, et cette visite se termina par l'offre et l'acceptation d'un appartement au château.

## CHAPITRE XXXI.

*Encore une visite ; ils sont retrouvés !*

Le lendemain de l'arrivée de monsieur Montbrai, des hôtes bien plus importans descendirent au château, c'était madame d'Orville avec son fils, ses femmes et ses chiens, deux voitures, un bagage comme pour un voyage de six mois, des domestiques, un train d'enfer, en un mot. Hermina se réjouit de voir cette originale et mademoiselle Volmerange, malgré l'embarras que cette augmentation allait causer, prit le tout en bonne part, et résolut de s'en amuser ; d'ailleurs son bien était tout à son

neveu, et la dépense qu'il pouvait faire ne faisait tort qu'à lui.

Madame d'Orville entra toute chargée de dentelle et de bijoux, demandant pardon du désordre de sa toilette, dont le voyage était cause; protestant qu'elle était désespérée de venir sans avoir prévenu de sa visite, mais qu'elle n'avait pu tenir à l'envie de faire part de son arrivée à son aimable voisin, en achevant ces mots elle se jeta dans un fauteuil.

— Sans doute, madame, dit Hermina, vous aurez essuyé une perte moins considérable que vous ne l'avez cru d'abord ?

— Madame, j'en suis quitte pour vingt-six mille trois cent trente-deux livres, mais ce n'est pas le sujet de ma joie : ils sont retrouvés, ajouta-t-elle ( d'un ton théâtral et

en

en étendant ses bras charnus , ) ces gages précieux de la tendresse d'un époux adoré.

Ici le Vicomte et Valville toussèrent pour ne pas éclater de rire , monsieur Montbrai , dont le geste de la financière avait dérangé la perruque , s'éloigna d'elle pour aller la replacer ; la Comtesse ouvrit de grands yeux , et Hermina poussant le genou de son amie s'adressa à madame d'Orville , avec un sérieux vraiment comique , qui donc , madame ? vos enfans ? — Eh non , madame , deux superbes magots que je croyais perdus.

Oh pour le coup il n'y eut plus moyen d'y tenir , on eut beau tousser, grimacer , il fallut rire tout haut , et si notre maltotière eut été moins occupée de ses magots, elle aurait vu bien clairement que ses auditeurs se

moquaient d'elle ; son fils en rougissait de dépit. Par égard pour ce jeune homme, vraiment aimable, le Vicomte s'efforça de se remettre, demanda à sa mère si sa santé n'avait point été altérée par la révolution qu'avait dû lui causer l'incendie.

— Non, monsieur le Vicomte, j'ai eu pendant trois jours des vapeurs et des attaques de nerfs terribles, mais je suis courageuse, malgré la délicatesse de ma complexion, et j'ai supporté mon malheur en héroïne.

Tout le monde ayant eu le tems de se remettre, on félicita madame d'Orville sur l'événement heureux qui causait sa félicité. Après s'être reposée une heure, elle demanda la permission d'aller faire sa toilette pour paraître au dîner : en vain lui observa-t-on qu'à la campagne la

parure était inutile, et ne servait qu'à gêner, rien au monde ne pût la faire départir de l'envie qu'elle avait d'étaler sa magnificence, et elle passa dans l'appartement qu'on lui avait préparé.

Après son départ son fils laissa entrevoir combien les ridicules de sa mère lui causaient de désagrément; par représailles nos amis lui laissèrent appercevoir la différence qu'ils trouvaient entre lui et sa singulière maman. Les messieurs étant sortis ensemble pour faire un tour de promenade, les dames s'entretinrent long-tems des travers de la financière, et firent de judicieuses remarques sur l'influence que peut avoir une mauvaise éducation dans toutes les circonstances de la vie.

L'arrivée de cette femme servit néanmoins à égayer Eugénie, Her-

mina profitant de la circonstance ; pour faire renaître sa gaieté naturelle, résolut de se livrer à son enjouement, et d'amuser tout le château aux dépens de madame d'Orville ; on se promit cependant de prendre, par égard pour son fils, tous les ménagemens possibles.

## CHAPITRE XXXII.

*Etonnement d'une parvenue ; Pièce jouée ; Fête champêtre.*

Deux jours après l'arrivée de madame d'Orville au château, Eugénie proposa de faire une visite aux honnêtes bûcherons qui avaient reçu le Vicomte. Pour rendre la partie plus agréable, on résolut d'y aller à pied. Mademoiselle de Volmerange elle-même, quoiqu'âgée, se sentit le courage de faire trois petits quarts de lieue, qu'on devait séparer par un déjeûner que le Vicomte fit préparer de grand matin et porter sous la feuillée.

Quel embarras pour la financière,

borner sa parure à une simple robe de mousseline, car tel était le costume de nos dames ; son orgueil était aussi singulièrement blessé de se trouver avec madame Stalder et Louise, car Dumont ayant été élevé à la place de secrétaire du Vicomte, sa femme mangeait souvent avec les Seigneurs du château.

La morgue de madame d'Orville fut obligée de céder ; elle se consola par la réflexion que, des nobles agissant ainsi, sa conduite ne pourrait pas être plus censurée que la leur. Pour son fils, il trouvait tout très-bien, l'amitié qu'il avait conçue pour Valville et son ami lui rendait le séjour du château fort agréable, joignez à cela l'arrivée d'une filleule de la Comtesse, petite brune affligée de seize ans, jolie comme l'amour, espiègle comme un page, et que sa

maraine retirait du couvent ; espérant que sous la protection d'Hermina, et de sa nièce future, elle pourrait paraître décemment dans le monde et trouver un parti convenable, malgré son peu de fortune, puisque quinze cent livres de rente faisaient tout son patrimoine, à la vérité mademoiselle de Volmerange y avait supplée et lui avait fait donner une excellente éducation.

D'Orville avait dix-neuf ans, Amélina en avait seize, ce rapprochement en produisit un autre, au bout de trois jours de connaissance les deux jeunes gens étaient amis, en une semaine ils furent amans.

Le jeune homme admis à partager les secrets de ses nouveaux amis, les aida dans les préparatifs d'une fête champêtre dont ils avaient conçu

le plan sans en rien dire aux dames. La partie étant formée depuis huit jours ils avaient eu le loisir de faire leurs arrangemens.

Le jour de la promenade, la vive Hermina qui, malgré le volume de sa taille, était toujours la première à tout, éveilla tout le château, et elle entra chez madame d'Orville qu'il était à peine six heures ; quelle contrariété ! la bonne dame trouva qu'il était *inouï* de se lever si matin, assura qu'elle serait *abîmée* de vapeurs toute la journée ; ne craignez rien, dit malicieusement Hermina, jamais cette maladie n'a approché du château de Volmerange. La financière comprit la leçon, et voulant l'exécuter de bonne grace, elle sonna ses femmes et se leva.

A sept heures toute la compagnie

se

se mit en marche, monsieur Montbrai semblait avoir oublié ses chagrins dans la société charmante où il se trouvait, et il se déclara pour la journée le chevalier de la Comtesse; madame d'Orville lui déplaisait, il avait à cœur la déclamation qui avait mis sa perruque presque sur son épaule; d'ailleurs cet homme était aimable, et d'une simplicité dans ses manières qui ne pouvait que l'éloigner d'une vieille à prétention.

Chacun avait pris sa dame, Louise qui avait donné sa petite à porter à la fille du concierge, tenait le bras de son mari. Qu'allait devenir madame d'Orville; son fils s'approcha d'elle, et sans quitter Amélina il lui offrit d'être son appui, elle le repoussa avec humeur; dans ce moment Blondel parut, depuis les derniers événemens son zèle en avait

fait un ami de la famille, et il venait ce jour là pour déjeûner au château. Voulez-vous être des nôtres, demanda Eugénie, la proposition fut acceptée, un coup d'œil de la maligne Hermina le mit au fait, et il s'empara du gros bras de la financière avec des révérences et des complimens gascons si plaisans, que la bonne humeur de tout le monde s'accrut encore.

On arriva de la sorte au rendez-vous du déjeûner, cet endroit du petit bois était taillé en demi cercle; Volmerange l'avait fait orner de guirlandes, et à peine nos amis furent-ils assis qu'une musique charmante se fit entendre, un essaim de jeunes bergers et bergères sortirent du taillis, et, présentant des couronnes aux dames, elles exécutèrent un ballet champêtre; la légèreté des

danseurs rendit ce spectacle très-agréable ; d'autres acteurs remplacèrent ceux-ci, et jouèrent une pastorale, la matinée se passa de la sorte, et la société bien reposée, bien rafraîchie, arriva chez les bûcherons.

Oh comme le cœur d'Eugénie fut ému en entrant dans l'obscur azile où son amant avait passé quinze jours, et dans lequel il avait failli descendre au tombeau. Son émotion fut remarquée du Vicomte, il l'embrassa avec ardeur, si je vous avais su ici, lui dit-elle, je serais morte.

Pénétrée de reconnaissance pour les bûcherons, elle leur fit de jolis présens et les accabla de caresses ; mademoiselle de Volmerange en fit autant ; la maltotière contemplait cette scène avec des yeux étonnés,

si on ne connaissait pas le Vicomte, dit elle à Blondel, à voir les transports de ces dames, on croirait que ces gens n'ont pas été récompensés : madame, dit séchement Hermina, les dettes du cœur ne se payent pas avec de l'or.

Madame d'Orville ne répondit rien, mais elle continua à témoigner sa surprise de ce que monsieur de Volmerange *avait pu recouvrer la santé dans cette misérable hutte.*

L'impertinence de cette femme contrastait si fort avec la bonté de leurs Seigneurs, que les bûcherons en firent la remarque, et affectèrent dans les témoignages de respect qu'ils donnaient à la compagnie, de laisser la dame entièrement de côté.

On dîna sur l'herbe auprès de la chaumière, et après le repas on se

dispersa dans le bois, chacun selon son goût. D'Orville et Amélina, prévenus sur la difficulté de se retrouver dans ce lieu, restèrent avec Louise et Dumont. Blondel qui avait le mot, emmena sa dame dans l'intérieur du bois, elle avait oublié ses vapeurs et marchait aussi facilement que les autres, de sorte qu'il parvint aisément à l'égarer.

Après deux heures de promenade ou de repos, on se rassembla de nouveau chez les bûcherons, on prit congé de ces bonnes gens à qui la Marquise promit le bail d'une ferme, et le soleil étant couché, on reprit à la fraîche le chemin du château.

Amélina fut la première qui s'apperçut que madame d'Orville manquait, son fils inquiet voulait aller à sa recherche, bon, dit madame

de Valville, n'a-t-elle pas son cavalier, la cabane du bûcheron lui avait déplu, et je suis sûre qu'elle nous attend au château.

Elle savoit bien le contraire de ce qu'elle disait, aussi quand on arriva, la financière n'avait pas paru, elle revint deux heures après avec le chirurgien, elle était harassée de fatigue, Blondel avait feint de ne pas connaître les détours du bois, et il lui avait laissé faire plus de deux lieues avant de la ramener.

Elle se coucha en arrivant, et on eut la facilité de rire sans contrainte du tour qu'on lui avait joué; son fils en plaisanta le premier, le ton affecté de sa mère lui déplaisait autant que sa bonhommie était à charge à la dame; celle-ci oubliant son obscure origine, voulait faire la grande dame, et faisait

remarquer à tous ceux qui la voyaient le peu de prétention qu'elle avait à jouer la femme de qualité ; son fils, au contraire, se souvenant toujours de sa roture, parvenait à la faire disparaître.

## CHAPITRE XXXIII.

*Tout le monde est content.*
*Conclusion.*

Les apprêts de la fête qui devait avoir lieu pour l'hymen du Vicomte firent oublier à madame d'Orville sa lassitude et sa mauvaise humeur, voyant que ses minauderies lui réussissaient mal auprès de ses nouveaux amis, elle prit le parti d'y renoncer et de se mettre à l'unisson.

Amélina, dont le jeune d'Orville s'était déclaré l'amant, faisait une cour assidue à la financière; celle-ci la trouvait à son gré, mais son infortune l'éloignait de toute idée de mariage, une alliance avec cette *petite fille* ne lui paraissait pas digne

d'elle, et cependant cette *petite fille* était orpheline d'un très-bon gentilhomme, mort au service depuis douze ans.

Monsieur Montbrai était dans la confidence des jeunes gens, et le témoin habituel de leurs plaintes, il résolut de se procurer un moment de jouissance en travaillant à leur bonheur.

Pour y parvenir, il calcula l'état de sa fortune, elle était considérable, il jugea qu'un tiers de moins n'empêcherait pas la petite Eulalie d'être un jour un riche parti, d'autant mieux que lui-même, faisant peu de dépense, pourrait encore épargner beaucoup pendant le reste de sa vie.

Se résolution prise, il se renferma avec mademoiselle de Volmerange, et lui annonça qu'il destinait à sa filleule une dot de cent mille écus.

Cette générosité excita l'admiration de la Comtesse ; elle-même, depuis qu'elle était chargée de la jeune personne, avait consacré une somme annuelle pour faciliter son établissement ; son neveu qu'elle demanda, pour lui faire part des dispositions de monsieur Montbrai, déclara qu'il ferait aussi quelque chose pour elle ; Hermina ne voulut pas faire moins que les autres, Eugénie se joignit aux bienfaiteurs d'Amélina, et tout récapitulé l'orpheline devint un parti de vingt mille livres de rente.

Au dîner, le Vicomte tenta une ouverture pour l'union des jeunes gens ; madame d'Orville en reçut la proposition assez froidement, elle se rejetta sur la jeunesse des deux amans, mais quand elle sut ce que tout le monde faisait pour l'orpheli-

ne, elle déclara avec emphase qu'elle voulait se montrer aussi désintéressée que les autres, et que, malgré la différence qui existait encore entre cette demoiselle et son fils, elle consentait avec joie à leur mariage.

Cet arrangement satisfit tout le monde, et Valville voulant rendre le bonheur de son jeune ami complet, obtint que la célébration de leur hymen se ferait à Paris, un mois après celui du Vicomte.

Ce délai paraissait trop court à la fastueuse madame d'Orville, mais enfin elle se laissa gagner.

Quelques jours après Volmerange devint l'époux d'Eugenie ; la veille au soir, Hermina lui dit, en l'embrassant, mon amie, gardez-vous cette nuit de faire de mauvais rêves, Eugénie sourit, le Vicomte parla bas à Hermina, elle ne redit sa confi-

dence à personne, mais elle le gratifia d'un petit soufflet.

Le lendemain, la Marquise en franchissant l'espace qui séparait le château de la paroisse, ne put se défendre d'une vive émotion, elle se rappellait avec effroi l'horrible scène qui avait eu lieu trois mois auparavant. Heureusement son exécrable auteur n'existait plus, et aucun incident ne troubla la cérémonie.

Ce fut avec une joie aussi vive que sincère que mademoiselle de Volmerange embrassa sa charmante nièce; les amis de la nouvelle Vicomtesse sont assez connus du lecteur pour que nous n'ayons pas besoin d'assurer que la satisfaction fut universelle.

Les fêtes de cet hymen durèrent huit jours, elles se terminèrent par les douze mariages dont la douairière avait fait la promesse à ses vassaux

avant la catastrophe dont nous avons donné le détail.

Après avoir satisfait à toutes leurs promesses envers les bons villageois, nos amis quittèrent la campagne et on assista bientôt aux noces du jeune d'Orville et d'Amélina.

Nous dirons à ceux qui aiment à tout savoir, que tous les personnages de cette histoire vécurent long tems heureux, au sein d'une honnête aisance, et dans cette paix et cette douce tranquillité de l'ame qui fait la plus belle récompense de la vertu.

FIN.

56a233